

Marina PĂUNESCU  
Université de Bucarest (Roumanie)

## Questions sur les *ficta*

### Questions about *ficta*

**Abstract:** The *ficta*, i.e. fictional objects, are the privileged subject matter of the discourse of philosophers, literary critics, readers and, originally, of fiction authors. The *ficta* raise several types of questions: metaphysical ones - “What is a *fictum*?”, “What is its nature?”, ontological ones - “Is there such a thing as a fictional object?” and, of course, semantical ones - “What is a fictional proper noun?”, “What is a sensible discourse about *ficta*?” Starting from these questions, various answers have been advanced, in an attempt to grasp, through one theoretical lens or another, the very definition of *ficta*: “What is ultimately a fictional object?”

The article sets out to present - without really deciding - a series of possible answers to these questions.

**Keywords:** fictional object, realism vs. irrealism about *ficta*, fictional proper nouns

0. Les *ficta* sont des objets fictionnels (personnages, lieux, événements) que l’on désigne à l’aide d’expressions référentielles consacrées : noms propres et descriptions définies. Le Seigneur des Anneaux, Gandalf, Sherlock Holmes, sont, dans ce sens, des objets fictionnels, contrairement à Donald Trump, Helen Mirren ou la reine d’Angleterre. Le même type d’expressions désigne, cette fois-ci, des êtres bien réels. Tandis qu’un *fictum* ne possède pas l’attribut de la réalité – il s’agit, en fin de compte, d’un objet purement *imaginaire* – les êtres réels jouissent, eux, d’une consistance ontologique indéniable.

Mais si l’on admet que les objets fictionnels ne sont pas réels, de quoi parle-t-on ou à quoi pense-t-on lorsqu’on dit, par exemple : « Chiron

est un centaure » ? Apparemment, on parle *de* ou l'on pense à quelque chose qui n'existe pas. « Dire qu'un centaure n'est pas réel, c'est dire qu'il n'y a pas une chose telle qu'un centaure. Même un philosophe doit insister sur le fait qu'il n'y a pas une telle chose, que c'est là une pure fiction. Mais il y a un autre fait qui, à première vue, semble également clair. Je puis imaginer un centaure ; nous le pouvons tous. Et imaginer un centaure n'est certainement pas la même chose que de ne rien imaginer. Bien au contraire, puisque imaginer un centaure n'est certainement pas la même chose qu'imaginer un griffon »<sup>1</sup>. Le rien que j'imagine dans le premier cas n'est pas le même que celui que j'imagine dans le second. Or, si je peux distinguer entre ces deux riens, c'est qu'ils ne sont pas identiques : ils possèdent des propriétés à travers lesquelles je peux les reconnaître et les identifier. Un centaure n'est donc pas rien : il est même plutôt *quelque chose* (ce qui suffit à le transformer en *objet* – en l'occurrence, en l'objet de ma pensée ou de mon discours). Mais dire qu'un centaure est quelque chose, cela ne revient-il pas à dire qu'*il y a* une chose telle qu'un centaure (i.e. que ce dernier existe, qu'il a de l'être) ? Les objets fictionnels existent-ils ? Voici posée la première question sur les *ficta*.

Pour les adeptes de l'irréalisme fictionnel, les *ficta* n'existent pas, dans la mesure où l'on ne trouve pas de trace, d'empreinte des objets fictionnels dans notre monde réel. Comme le note Mark Sainsbury (1991, 280), « nous sommes tous instinctivement non-réalistes sur la fiction ». Bien que certains de ces objets aient des propriétés comparables aux nôtres (les personnages fictionnels, par exemple, possèdent un nom, habitent quelque part, pratiquent une certaine profession, sont mariés ou célibataires, etc.), contrairement à nous, qui existons, *ces personnages n'existent pas*, au sens où ils sont dépourvus d'*existence réelle*.<sup>2</sup>

Une frontière ontologique sépare ainsi les objets fictionnels et les êtres réels. Si Sherlock Holmes existait, il devrait exister quelque part. Il serait donc possible, du moins en théorie, de le rencontrer et d'interagir avec lui. Mais c'est là justement une propriété qui fait défaut à tous les objets fictionnels. L'existence semble être l'apanage exclusif des êtres réels.

<sup>1</sup> Moore (1953/1966, 274).

<sup>2</sup> Il y a des personnes réelles qui n'existent plus (Michael Jackson, Napoléon) et d'autres qui n'existent pas encore, ce qui montre « qu'on peut être réel en un certain sens sans pour autant exister (...). (Mais) dans le cas des personnages de fiction (...) il s'agit (...) d'une inexistence (...) beaucoup plus fondamentale, en ce sens qu'ils n'existent pas, ils n'ont pas existé et ils n'existeront pas » (François Récanati, « Qu'est-ce qu'un personnage de fiction ? », exposé à l'Institut Jean Nicod, ENS-EHESS, dans le cadre des *Lundis de la Philosophie*, 2017-2018.

<http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=3354>).

Cette différence est cependant loin d'être tranchée. S'il est vrai que les personnages fictionnels *n'existent pas* (du moins pas réellement), car ils ne se promènent pas dans nos rues et leurs noms ne figurent pas dans les registres de l'état civil, il est tout aussi vrai qu'*ils existent*, dans leur qualité d'entités abstraites, créées par un auteur. Ces affirmations sont-elles contradictoires ? Sommes-nous en train de parler de la *même chose* lorsque nous attribuons tantôt l'existence, tantôt l'inexistence à Sherlock Holmes ?

Ces questions auront des réponses différentes en fonction de notre posture *épistémologique* vis-à-vis des *ficta*. L'irréalisme affirme ainsi que les noms propres fictionnels ne réfèrent pas. Le réalisme, de son côté, considère que les référents des noms propres fictionnels sont les *ficta*, les personnages fictionnels. Chacune de ces deux postures suscite un ensemble de questions différentes : si nous admettons l'existence des objets fictionnels, comme le font les *réalistes*, les questions auxquelles nous serons confrontés seront plutôt de nature ontologique et métaphysique : *de quelle sorte* d'objets s'agit-il ? Réels ou irréels ? Concrets ou abstraits ? Existants ou inexistantes ?

Si l'on considère, en revanche, qu'il n'y a pas d'objets fictionnels, comme le font les *irréalistes*, le primat revient au traitement *sémantique* des noms propres fictionnels et donc, implicitement, des énoncés sur les *ficta*. Pour les irréalistes, des expressions comme « Sherlock Holmes » ou « Gandalf » sont des noms propres vides, dépourvus de signification.<sup>3</sup> Et pourtant, les énoncés dans lesquels ils apparaissent sont, eux, pleinement signifiants. On n'a aucune difficulté à admettre la vérité de « Sherlock Holmes est célibataire » ou la fausseté de « Gandalf est marié. » Comment peut-on dire quelque chose de sensé (i.e. de vrai ou de faux) à propos de ce qui n'existe pas ? Bref, comment comprend-on le sens des énoncés contenant des noms propres fictionnels ?

Les théories de Frege/Russell, sur lesquelles nous allons brièvement insister dans ce qui suit, représentent une première tentative de solution aux problèmes *sémantiques* et *ontologiques* posés par les

---

<sup>3</sup> Dans les termes de Mill (1865, 39), « les seuls noms qui ne connotent rien sont les noms *propres* ; et ceux-ci n'ont, à strictement parler, aucune signification ». Le problème apparaît déjà chez Aristote (II, 7, 92a - 92b), dans les *Seconds Analytiques*, à travers la mention d'un étrange objet : le bouc-cerf. Si je dis « bouc-cerf », remarque Aristote, je ne renvoie à rien qui soit, et pourtant je signifie. La possibilité d'un sens sans référence, explicitement suggérée par Aristote, est une particularité du discours fictionnel : « Pour ce qui n'est pas, personne ne sait ce qu'il est : on peut seulement savoir ce que signifie le discours ou le nom, comme lorsque je dis *bouc-cerf*, mais ce qu'est un bouc-cerf, il est impossible de le savoir ».

expressions dénotantes qui ne dénotent rien – point de départ de la réflexion logique et philosophique sur les *ficta*.

**1.** Noms propres et descriptions définies constituent, du point de vue *linguistique*, le meilleur exemple d'expressions dénotantes, aptes à assurer la référence à un particulier. D'un point de vue *logique*, cependant, la notion (linguistique) de nom propre devrait être soigneusement distinguée de celle de nom *logiquement* propre (ou nom propre *logique*).

**1.1.** Dans l'opinion de Russell (1905), les noms propres logiques sont des symboles simples, désignant directement un individu donné *in praesentia* (je le vois) et, comme tel, *immédiatement connaissable* (angl. *be directly acquainted*). En termes linguistiques, les noms propres logiques coïncident avec des formes déictiques de nomination. Si l'on veut trouver dans les langues naturelles des noms propres logiques, les démonstratifs en seraient les meilleurs exemples (« Ceci est rouge »), parce qu'ils servent à nous mettre directement en contact avec un objet *sans lui attribuer de propriété caractéristique*, de sorte que nous avons une *connaissance directe* du référent. Connaître la signification d'un nom propre logique, c'est ainsi connaître son porteur. Où est donc la différence par rapport aux noms propres habituels, comme « Socrate » ou « Obama » ? Dans l'opinion de Russell, les noms propres logiques représentent des expressions dont la signification ne s'apprend que face aux objets qu'ils dénotent<sup>4</sup> (ou qui sont des illustrations de leur signification). Il s'agit de mots comme « rouge » ou « cela » (que Russell appelle, non sans raison, des « mots-objet »).

**1.2.** À l'opposé, un objet qui n'est pas connu directement, i.e. un objet dont on ne peut faire l'expérience, sera connu par ses propriétés. Quelqu'un qui n'a pas connu Socrate<sup>5</sup>, par exemple, pourra toujours s'y référer en faisant appel à une/des propriétés qui le dénotent de façon

<sup>4</sup> « Vous ne pouvez expliquer, par exemple, le mot “rouge” qu'en montrant quelque chose de rouge » (Russell, 1969, 37) Les sections 1. et 2. reprennent une série d'idées que nous avons présentées dans Păunescu (2015).

<sup>5</sup> « Un nom (propre logique, n.n.) ne peut être appliqué qu'à un particulier que le locuteur connaît directement, parce qu'on ne peut nommer que ce que l'on connaît directement. Vous vous souvenez que quand Adam a nommé les bêtes, elles sont venues devant lui une par une, et qu'il en a eu une connaissance directe et les a nommées. *Nous ne connaissons pas directement Socrate, et par conséquent nous ne pouvons le nommer. Quand nous utilisons le mot “Socrate”, nous employons en réalité une description.* On peut rendre le contenu de notre pensée par une expression telle que “le maître de Platon” ou “le philosophe qui a bu la ciguë”, mais nous n'employons certainement pas le nom comme un nom au sens propre du terme » (Russell, 1989, 359-360). C'est nous qui soulignons.

*descriptive*<sup>6</sup> : Socrate peut ainsi être conçu comme étant *le maître de Platon* ou *le mari de Xanthyppe*. Si donc la signification d'un nom propre logique est nécessairement un objet, celle d'un nom propre habituel est une *propriété*. Le nom fonctionne alors comme l'abréviation d'une *description définie*<sup>7</sup>, dont la dénotation est l'unique objet qui possède la propriété d'être *le tel-et-tel*, autrement dit, l'unique objet qui satisfait la description. Sous l'apparence (linguistique) du nom propre se cache ainsi une *description déguisée*.

**1.3.** Dans l'opinion de Russell, cette distinction entre *connaissance directe* vs *connaissance par description* devrait permettre de résoudre le problème posé à la logique par les expressions dénotantes qui ne dénotent rien (comme « Pégase », « L'actuel roi de France », « la Montagne dorée », etc.) – situation dénoncée comme un défaut propre aux langues naturelles. En effet, si la sémantique d'un langage logique est déterminée par sa syntaxe, ce rapport n'est plus aussi strict dans le cas des langues naturelles.

**1.3.1.** Apparemment, les deux propositions suivantes :

« L'actuelle reine d'Angleterre est sage », et

« L'actuel roi de France est sage »,

formellement identiques, sont du même type : toutes les deux semblent dénoter une entité unique, connue par description. Mais tandis que l'expression « L'actuelle reine d'Angleterre » dénote un individu réel – ce qui rend la proposition vraie – aucun individu n'est dénoté à travers l'expression « L'actuel roi de France ». Ceci étant, *p* est fausse. Néanmoins, et selon cette même logique, la proposition suivante : « L'actuel roi de France n'est pas sage » est également fausse<sup>8</sup>, ce qui semble porter atteinte à la loi du tiers exclu (en bonne logique binaire, des

<sup>6</sup> La connaissance par description appartient au *savoir que* (« je sais QUE Socrate est *le tel-et-tel* ») plutôt qu'au *savoir qui* (possibilité d'identification *in praesentia* : « je sais QUI est Socrate », je peux le montrer du doigt).

<sup>7</sup> Supposons que je sois engagé dans un dialogue à propos de Max, qui est de mes amis : j'en ai donc, dans les termes de Russell, une connaissance directe, ce qui n'est pas nécessairement le cas de l'auditeur. Lorsqu'il entend l'assertion « Max a été nommé professeur », il y a toutes les chances que cette assertion n'ait pas du tout la même signification pour lui et pour moi. Pour l'auditeur, la signification de l'assertion dépend de ce dont « Max » est le déguisement. Cela peut signifier « Le mari de Jeanne », « le frère de mon ami », « le voisin du quatrième », ou toutes ces choses à la fois. Le nom qui pour moi dénote un individu singulier, *a*, dénote pour autrui un ensemble de propriétés renvoyant à un objet dont il sait qu'il existe, et qu'il est *le tel-et-tel*.

<sup>8</sup> En effet, mon ontologie ne contient aucune entité qui possède les propriétés d'être « roi de France » et « non sage ».

deux propositions,  $p$  et  $\neg p$ , si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse).

**1.3.2.** Un autre problème posé par le fonctionnement des expressions dénotantes en langue naturelle est constitué par leur association au verbe « exister », source, selon Russell, soit de contradiction, soit de tautologie référentielle.

Ainsi la proposition « Pégase n'existe pas » semble être :

(i) vraie

(ii) à propos de Pégase.

Russell, quant à lui, va démontrer que si  $p$  est vraie, elle n'est pas à propos de Pégase (puisque le nom propre « Pégase » ne dénote rien). Le sens d'un nom étant l'objet qu'il dénote, une expression qui ne dénote rien est, logiquement parlant, un non-sens. Le problème du logicien est donc le suivant : comment attribuer un sens (et donc implicitement une valeur de vérité) à une proposition contenant un non-sens ?

**1.3.3.** La solution réside, aux yeux de Russell, dans l'analyse logique des énoncés formulés en langue naturelle, analyse censée contrôler le pouvoir d'illusion généré par leur structure grammaticale apparente. Russell va montrer qu'en dépit de leur structure de surface, nombreux de ces énoncés ne sont pas de forme sujet - prédicat, mais représentent un type particulier de propositions existentielles complexes, *d'où l'expression dénotante a complètement disparu.*

« L'actuel roi de France est sage » s'analyse, du point de vue logique, comme suit :

« Il existe un  $x$ , et pas plus d'un  $x$ , tel que  $x$  est *le tel-et-tel* »<sup>9</sup>. « L'actuel roi de France est sage » affirme tout simplement que les propriétés « l'actuel roi de France » et « sage » sont instanciées ou satisfaites – ce qui est de toute évidence *faux*.

« L'actuel roi de France n'est pas sage » s'analyse, de son côté, comme suit :

« Il est faux qu'il existe un  $x$ , et pas plus d'un  $x$ , tel que  $x$  est *le tel-et-tel* »<sup>10</sup>. Ou, en termes logiques : les propriétés « l'actuel roi de France » et « sage » n'ont pas d'instances ». Cette proposition étant vraie, le paradoxe initial s'évanouit.

Selon cette même analyse, « Pégase n'existe pas » signifie : « Il est faux qu'il existe un  $x$ , et pas plus d'un  $x$ , tel que  $x$  est *le tel-et-tel*. »

<sup>9</sup> Assertion d'unicité argumentable à partir de la présence du prédéterminant défini.

<sup>10</sup> Une portée étroite de la négation laisse inchangée la valeur de vérité de la proposition initiale : « Il existe un  $x$ , et pas plus d'un  $x$ , tel que  $x = \textit{le tel-et-tel}$  (*l'actuel roi de France et non sage*) » reste une proposition fausse.

Ou, de façon plus intuitive : la propriété « le cheval ailé capturé par Bélérophon » n'a pas d'instances » (V).<sup>11</sup>

L'expression dénotante ayant disparu au cours de l'analyse, il ne nous faut plus *identifier une entité*, mais tout au plus *comprendre* ce que serait un cheval ailé ou un actuel roi de France sage, *s'il en existait un*.

À son tour, le verbe « exister » ne fonctionne plus comme un prédicat d'objet, affirmant ou niant l'existence d'un individu, mais comme un simple *quantifieur*, indiquant :

- (i) soit qu'une propriété possède des instances ;
- (ii) soit qu'elle n'en possède aucune.<sup>12</sup>

Russell montre ainsi qu'en dépit de sa structure grammaticale apparente, la dénotation d'une proposition existentielle (affirmative ou négative) n'est pas le terme singulier en position de sujet, mais un concept, dont on affirme que l'extension est (ou n'est pas) vide. Logiquement parlant, exister, c'est instancier un prédicat. Russell affirme d'ailleurs explicitement que l'existence ne s'applique pas à un objet, mais à un concept.<sup>13</sup>

Malgré les apparences, ni « Pégase », ni « L'actuel roi de France » ne sont donc d'authentiques expressions dénotantes. L'analyse logique exhibe leur véritable nature : celle de prédicats abrégés. Les énoncés qui

<sup>11</sup> Dans *Histoire de mes idées philosophiques*, Russell écrit : « Le point essentiel de la théorie (des descriptions) était que, bien que "La montagne d'or" puisse être grammaticalement le sujet d'une proposition ayant un sens, une telle proposition, si elle est correctement analysée, n'a plus ce sujet. La proposition "La montagne d'or n'existe pas" devient : la fonction propositionnelle "(x est en or) et (x est une montagne) est fausse pour toute valeur de x" » (1989, 105).

<sup>12</sup> Le quantifieur n'a donc aucune signification existentielle, il ne charrie aucun engagement ontologique en faveur de l'existence ou de l'inexistence d'un objet, mais nous communique strictement la quantité d'objets qui instancient la propriété.

Dans l'opinion de Quine (1953) également, l'usage des noms propres grammaticaux ne nous engage pas vis-à-vis de l'existence des entités qu'ils dénotent. Ce qui nous engage ontologiquement, c'est *ce sur quoi on quantifie* lors de l'emploi de ces mots. D'où le fameux slogan quinién : « Être (exister), c'est être la valeur d'une variable ».

Cf. aussi cette remarque de Russell (1903, 449) : « L'être appartient à *tout ce qui peut être compté*. Si A est un terme quelconque pouvant être compté comme un, il est clair que A est quelque chose, et donc que A est ».

<sup>13</sup> Aussi logique qu'elle soit, cette conclusion contredit nos intuitions linguistiques les plus élémentaires. Du point de vue linguistique, l'énoncé « Gandalf existe » est tout aussi correct que « Gandalf n'existe pas ». Dans les deux cas, le locuteur utilise le nom propre en référence à un individu, et non à une propriété – et ce, en dépit du fait que « Gandalf » n'est pas un authentique nom propre logique. Dire « Gandalf existe », c'est attribuer, même si de façon erronée, la propriété d'exister – et d'exister *réellement* – à l'individu désigné par le nom propre « Gandalf ».

les contiennent ne parlent donc pas d'*individus*, mais de *propriétés*. La théorie des descriptions apporte ainsi une solution *logiquement* satisfaisante aux énoncés contenant des expressions dénotantes qui ne dénotent rien.

2. Contrairement à Russell, qui identifie *sens* et *dénotation*, Frege (1892/1971) considère qu'« au signe il correspond un sens déterminé et au sens une dénotation déterminée »<sup>14</sup>.

Les deux notions de *sens* et *dénotation* sont définies par Frege en réponse aux difficultés posées à l'analyse logique par le traitement sémantique des énoncés d'identité. Certains énoncés d'identité, contrairement aux prédictions tirées de l'analyse logique<sup>15</sup>, sont susceptibles de communiquer un contenu informatif à ceux qui les comprennent. Ainsi, (i) « Romain Gary est Romain Gary (« a = a ») n'a pas le même sens que (ii) Romain Gary est Émile Ajar » (« a = b »). Le premier est cognitivement vide, ce qui n'est pas le cas du second. À celui qui ignore que Romain Gary est Émile Ajar, le second énoncé apprend sans doute quelque chose. Le premier énoncé est tautologique et vrai, tandis que le second, loin d'être faux ou pire encore, contradictoire, est simultanément informatif et vrai.

2.1. Le sens d'un mot, affirme Frege, nous est connu par notre maîtrise de la langue. Contrairement au sens, « la dénotation (...) n'est jamais donnée en pleine lumière »<sup>16</sup>. Une connaissance parfaite de la dénotation serait telle que, de toute expression donnée, on pourrait décider si elle convient ou non à un certain objet. « Ce qui n'est pas en notre pouvoir »<sup>17</sup>. Nous n'avons que des perspectives partielles sur la dénotation. C'est ce qui explique que l'on puisse concevoir le même objet de façons différentes, i.e. le nommer à travers des expressions de sens différents, sans jamais l'épuiser pour autant. Je peux me référer à Aristote comme à l'élève de Platon, le maître d'Alexandre le Grand, l'auteur de la *Rhétorique*, etc. Toutes ces expressions possèdent la même dénotation, mais des sens différents. Le sens frégeen apparaît ainsi comme un vecteur de connaissance : si je ne sais pas à qui ou à quoi l'appliquer, une expression, même sensée, ne m'apporte aucun profit cognitif. Un signe ne

<sup>14</sup> Frege (1971, 106). Pour Frege, le sens est « le mode de donation de l'objet » (*ibid.*, p. 103).

<sup>15</sup> Du point de vue logique, si « a = a » est toujours vrai, « a = b » est soit faux, soit contradictoire.

<sup>16</sup> G. Frege, « Sens... », art. cit., p. 104.

<sup>17</sup> *Idem.*



véhicule une connaissance qu'en tant qu'à son sens il correspond un certain objet (sa dénotation).

**2.2.** Confronté à l'aporie de la dénotation absente ou inassignable, Frege répondit par le concept de *présupposition*. L'existence d'une dénotation est logiquement présupposée (et non impliquée) lors de l'emploi sérieux d'une expression en langue naturelle : « D'où tenons-nous qu'une expression a une dénotation ? Nous supposons une dénotation (...). Ce peut être une erreur que de supposer une dénotation, et de telles erreurs se sont effectivement produites. Mais (...) il suffit de mettre en évidence le dessein tacitement implicé dans la parole et la pensée, pour qu'il soit légitime de parler de la dénotation d'un signe, même s'il convient d'ajouter : *au cas où une telle dénotation existe* »<sup>18</sup> – condition qui n'est justement pas satisfaite dans le cas des noms propres fictionnels, comme par exemple « Ulysse », dans « Ulysse fut déposé endormi sur les bords de l'Ithaque ».

**2.3.** Contrairement à Russell, Frege semble distinguer entre un *usage sérieux* et un *usage non sérieux* du langage.<sup>19</sup> Apparemment, le problème de la référence ne se pose que relativement au domaine représenté par le monde réel. Ainsi, lorsque Homère affirme que « La patrie d'Ulysse est la Grèce », cette proposition n'est ni vraie, ni fausse, puisque son but n'est pas d'asserter quelque chose sur le monde et que donc le problème de son évaluation en termes de vrai/faux ne se pose tout simplement pas.<sup>20</sup> Pourquoi une telle proposition ne nous semble-t-elle pas absurde ? Parce qu'elle ne se rencontre précisément pas dans un langage logique, où le vrai et le faux sont essentiels.<sup>21</sup> Nous ne posons donc la question de la vérité ou de la fausseté d'une proposition qu'en tant qu'on lui attribue un *potentiel cognitif*. Or, ce dernier est absent du discours de la fiction, dont on ne retient que le seul aspect *esthétique*, à quoi suffisent le sens des propositions et les représentations<sup>22</sup> qu'elles

<sup>18</sup> *Ibid.*, 107-108. C'est nous qui soulignons. Chez Frege, la vérité de la présupposition est une condition logiquement nécessaire pour qu'une proposition puisse être évaluée comme étant vraie ou fausse.

<sup>19</sup> « ... pour peu qu'(une) affirmation n'ait pas sa force habituelle, par exemple dans la bouche d'un acteur sur scène, la proposition (...) ne contient jamais qu'une pensée » (*ibid.*, 110).

<sup>20</sup> Mais lorsque c'est nous qui affirmons que « La patrie d'Ulysse est la Grèce », cette assertion est de toute évidence vraie.

<sup>21</sup> Dans la formulation de Frege, c'est « la recherche et le désir de la vérité qui nous poussent à passer du sens à la dénotation » (G. Frege, « Sens... », art. cit., p. 109).

<sup>22</sup> Frege distingue, à côté du *sens* et de la *référence*, ce qu'il appelle la *représentation* du signe. Si le sens est objectif, en ce qu'il est partagé par plusieurs individus, la représentation, elle, est subjective et, comme telle, variable d'un individu à l'autre. « Un

suscitent. Mais dès que nous importe la question de la vérité, on « (dé)laisse le plaisir artistique pour l'examen scientifique »<sup>23</sup>, et ce faisant, on passe de la *pensée* au *jugement*.

3. On constate ainsi qu'un premier enjeu posé par les noms propres fictionnels est autant *sémantique* qu'*épistémique* : pour Frege, le sens d'un nom est une voie (cognitive) d'accès à l'objet ; Russell considère à son tour qu'un nom propre (grammatical) possède un *sémantisme* minimal. « Le sémantisme du nom propre commence là où commence ma *connaissance* du porteur de ce nom »<sup>24</sup>.

3.1. Ce premier enjeu est doublé par un autre, de nature *ontologique*. Pour Russell, les termes authentiquement dénotants impliquent logiquement l'existence de ce qu'ils dénotent. C'est pourquoi ces termes doivent être soigneusement distingués des expressions comme « Gandalf », « l'actuel roi de France » ou « la Montagne dorée ». Ces expressions sont vides, au sens où elles n'ont pas d'objet. En effet, si nous parcourons la liste de toutes les entités qui constituent notre ontologie, on

---

peintre, un cavalier et un naturaliste lieront sans doute des représentations bien différentes au nom «Bucéphale» » (*ibid.*, p. 105). La représentation frégréenne est proche de ce que les sémioticiens (dans la lignée de Peirce) appellent le *réfèrent* ou l'*objet du signe* (opposé à la *dénotation* ou à l'*objet réel* des logiciens). Contrairement au langage logique, le discours opère avec des représentations d'objets. Or, comme l'affirme Frege, ces dernières sont loin d'être homogènes, souvent dans le cas d'un seul et même individu. Je peux envisager la baleine comme étant simultanément un mammifère, un poisson, un monstre biblique, sans pour autant être contradictoire, ce qui montre que le réfèrent est bien une représentation, une « construction » socio-culturelle. Du point de vue de la dénotation, cependant, la baleine ne peut être simultanément poisson et mammifère. Le fait qu'il mentionne la représentation, pour l'abandonner ensuite, montre bien que Frege est logicien, et non sémioticien.

<sup>23</sup> *Ibid.* : 109.

<sup>24</sup> Gouvard (1998, 70). Dans l'opinion de Zemach (2013, 19), c'est cette confusion entre considérations épistémiques vs sémantiques qui explique l'opinion selon laquelle les noms propres *sont* des descriptions définies abrégées. « En effet, on pensait qu'un nom est inutile, à moins qu'il ne contienne une stratégie pour identifier un réfèrent. (...) Un nom, toutefois, n'est pas un procédé pour distinguer un objet ; c'est un outil pour se référer au même objet, qu'il doive ou non être distingué ». Je réussis à me référer *descriptivement* à quelqu'un en disant « L'homme qui boit du whiskey », même s'il s'avère qu'en réalité, l'individu en question ne boit pas du whiskey (mais du scotch ou du bourbon). Contrairement aux expressions définies, les noms propres permettent de référer *directement* à un particulier, sans soulever la question de savoir comment ce particulier *est individué*. Le mécanisme à travers lequel noms propres et descriptions définies réfèrent n'est donc pas le même. Bref, un nom *n'est pas* une propriété – même si des fois, l'identification du réfèrent est intimement rattachée aux propriétés descriptives associées au porteur du nom propre.

n'y trouvera ni Gandalf, ni l'actuel roi de France ou la Montagne dorée. Le réalisme de Russell ne ménage donc aucune possibilité de référence aux *ficta*, en vertu de leur inexistence même.<sup>25</sup> Au pouvoir d'illusion engendrée par les expressions dénotantes en langue naturelle, le logicien oppose le robuste sens de la réalité, « vital en logique »<sup>26</sup>. La théorie des descriptions offre ainsi un excellent instrument d'analyse censé nous prémunir contre le fonctionnement – singulièrement déceptif – des expressions référentielles en langue naturelle. *Exit* les expressions dénotantes qui ne dénotent rien.

**3.2.** Contrairement aux adeptes du *réalisme logique* (Russell, Frege)<sup>27</sup>, pour qui l'inexistence des *ficta* n'a qu'une lecture ontologique (dire que les entités fictionnelles n'existent pas, c'est dire tout simplement que dans les limites de ce qu'il y a, *il n'y a pas* de choses telles que les *ficta*), les adeptes du *réalisme fictionnel* interprètent l'inexistence comme une propriété *métaphysique*, relative à la nature même des *ficta* : une entité fictionnelle *est*, en vertu de son essence même, un type particulier d'objet, à savoir, un objet non existant.

**3.3.** Mais que serait donc un tel objet ? Du point de vue logique, un objet est essentiellement un support, un porteur de propriétés. À son tour, une propriété (un prédicat) est quelque chose qui est porté, instancié par un objet. La relation entre objets et propriétés est telle qu'à tout ensemble non vide de propriétés il correspond un objet, *existant* ou *non existant*. Si un individu est Tom Cruise, alors il y a un ensemble de propriétés qui lui correspond. Pareil pour Helen Mirren, Gandalf ou Holmes, quiinstancient, respectivement, les propriétés d'être une actrice, un magicien ou un détective. Tout objet satisfait les propriétés qui le dénotent et, ce faisant, rend vraies les propositions formulées à son sujet : « Helen Mirren est une actrice » (V), « Gandalf est un magicien » (V), « Holmes est un fameux détective londonien » (V). Contrairement à Tom Cruise ou à Helen Mirren, qui sont des objets réels, Gandalf et Holmes sont des objets fictionnels, *ce qui ne les empêche pas d'instancier des propriétés* et, ce faisant, de rendre vraies les propositions formulées à leur sujet.

**3.3.1.** Si pour les adeptes du *réalisme logique* (Frege, Russell, Quine), les objets réellement existants épuisent l'ensemble de ce qui est, pour Meinong et les meinongiens, un objet n'a pas besoin d'exister pour être pensé ou évoqué. Gandalf est un objet, même s'il n'existe pas

<sup>25</sup> Rappelons que du point de vue logique, exister, c'est être instancié (ou exemplifié).

<sup>26</sup> Russell (1991, 203).

<sup>27</sup> Le réalisme logique est simultanément un réalisme *référentiel* et un irréalisme envers les *ficta*.

réellement. Socrate est un objet, même s'il n'existe plus. Le premier homme né au treizième siècle est un objet (l'objet de ma pensée actuelle), même s'il n'existe pas encore. Un objet peut donc avoir des propriétés *même s'il n'existe pas*.

La théorie de Meinong sépare ainsi le *Sein* (l'être) d'un objet de son *Sosein* (son être-ainsi)<sup>28</sup>. Le *Sein* est le statut ontologique de l'objet, qui peut exister ou non, tandis que le *Sosein* est son statut qualitatif, l'ensemble des propriétés qui le dénotent. Dans la perspective de Meinong, le *Sein*, i.e. l'être d'un objet, est indépendant du *Sosein*, de son être-ainsi (principe d'indépendance du *Sosein* par rapport au *Sein*<sup>29</sup>), au sens où un objet, même non existant, a toutes les propriétés qui le caractérisent. L'existence ou la non existence d'un objet ne dépend donc pas de ses propriétés : autrement formulé, l'être d'un objet (*Sein*) n'est jamais déductible de son être-ainsi (*Sosein*). En lui-même, l'objet est indifférent à la notion d'être. Dans ce sens, la phrase canonique de Meinong : « Il y a des objets qui n'existent pas », signifie qu'il suffit d'un *Sosein* – et pas nécessairement d'un *Sein* – pour avoir un objet. C'est dans ce sens qu'un *fictum* peut être conçu comme une espèce d'objet *non existant*.<sup>30</sup>

<sup>28</sup> Meinong (1904/1960, 81-86).

<sup>29</sup> Le principe d'indépendance du *Sosein* par rapport au *Sein* permet de distinguer entre objet *réel* et objet *intentionnel*. Un état intentionnel (penser, croire, désirer) n'est pas forcément orienté vers un objet existant. On peut se représenter un certain objet alors même que cet objet n'existe réellement pas. Rien ne m'empêche de penser à une licorne. De plus, penser à une licorne n'est pas la même chose que de penser à un griffon, même si, dans les deux cas, il s'agit d'objets non existants. De façon similaire, lorsque je pense à Sherlock Holmes, le contenu de ma pensée est distinct de celui que j'aurais en pensant à Hercule Poirot, alors même que ces deux individus n'existent réellement pas. Dans un cas, je pense à un célèbre détective londonien habitant au 221B, Baker Street ; dans le second, j'ai en tête un détective belge avec une petite moustache noire et une apparence de dandy. Dans tous ces cas, le contenu de ma pensée est un ensemble de propriétés qui assurent les conditions d'identité et d'individuation des objets qui leur correspondent.

<sup>30</sup> Dans le camp du réalisme meinongien, des options logiques plus nuancées, comme celles de Parsons (1975) et Zalta (2003), isolent les propriétés *nucléaires* ou *encodées* par un objet (comme, par exemple, « x est un détective », « x porte un chapeau pointu », « x est un hobbit », etc.) de ses propriétés *extranucléaires* ou *exemplifiantes* (comme « x existe », « x est pensé par Meinong », etc.). Contrairement à Meinong, pour qui l'existence est un prédicat de premier ordre, donc une simple propriété, comme « être sage » ou « être rouge », Parsons traite l'existence comme un prédicat de second ordre (une propriété extranucléaire), ce qui lui permet de sauver la théorie de Meinong de la contradiction que lui impute Russell. C'est pourquoi dans la théorie de Parsons on peut asserter de façon logiquement consistante qu'il y a des objets qui n'existent pas. Parsons argumente d'ailleurs que dans le langage quotidien, les locuteurs distinguent

Même si les objets fictionnels n'existent pas (du moins pas concrètement), nous pouvons les imaginer, nous pouvons même leur attribuer un certain nombre de propriétés. Nous pensons et nous affirmons des choses à leur sujet. Du fait qu'ils n'existent pas, on ne saurait inférer qu'ils ne sont pas (ou qu'ils ne sont rien). Plus précisément, de ce que « Gandalf » ne dénote rien, il ne s'ensuit pas que rien n'est Gandalf. Dans cette perspective (qui est celle de Meinong et des meinongiens) il n'est donc pas contradictoire de dire qu'il y a des objets qui n'existent pas ("There are objects of which it is true that there are no such objects"). Je peux énoncer « Gandalf n'existe pas » pour signifier tout simplement que Gandalf n'a pas la propriété d'exister – ce qui est tout à fait vrai.

Le meinongianisme a ainsi l'avantage de rendre compte, de manière plausible, de nos intuitions pré-théoriques relatives à l'usage des noms propres fictionnels : il existe un objet singulier, Gandalf, sur lequel portent toutes nos pensées et affirmations contenant l'expression « Gandalf » – à ceci près que cet objet est inexistant. Or c'est justement là que se loge le problème : pour Meinong et les meinongiens, « Gandalf n'existe pas » est vrai en vertu du fait que Gandalf appartient au royaume des objets inexistantes, i.e. des objets qui, tout en possédant une certaine forme d'être, manquent d'existence. Mais est-ce vraiment là ce que signifie « Gandalf n'existe pas » (du moins pour un locuteur ordinaire) ? Serions-nous prêts à accepter que « Gandalf n'existe pas » a le même sens que « Gandalf est un objet inexistant » ?

**3.3.2.** Pour les adeptes de *l'irréalisme* envers les *ficta*, être (exister), c'est avoir des pouvoirs causaux.<sup>31</sup> On peut causalement

---

spontanément entre « il y a » et « il existe ». Ainsi, il y a des personnages de fiction (Holmes, Gandalf) que l'on admire même s'ils n'existent pas.

Là où Parsons distingue entre deux types de propriétés, *nucléaires* et *extranucléaires*, Zalta opère avec deux modes de prédication : l'*exemplification* et l'*encodage*. Un objet concret *exemplifie* une propriété, tandis qu'un objet abstrait ne fait que *encoder*. Ainsi, Sherlock Holmes encode, mais n'exemplifie pas les propriétés d'être célibataire et d'habiter au 221B, Baker Street, tout comme Gandalf encode, mais n'exemplifie pas les propriétés de porter un long manteau gris et un chapeau pointu. La distinction entre *encodage* et *exemplification*, axiomatique chez Zalta, permet d'éviter qu'un objet concret se révèle identique à un objet abstrait. L'identité d'un objet abstrait est déterminée exclusivement par les propriétés qu'il encode. Holmes pourrait fort bien encoder l'existence, vu qu'il est décrit par Conan Doyle comme existant, mais il ne saurait jamais l'exemplifier. Les conditions d'individuation des objets fictionnels ne sont donc pas identiques à celles des objets concrets ordinaires.

<sup>31</sup> Même définition de l'être chez Platon, dans *Le Sophiste*, 247d-e : « L'Étranger – Je dis que ce qui possède une puissance, quelle qu'elle soit, soit d'agir sur n'importe quelle autre chose naturelle, soit de pâtir – même dans un degré minime, par l'action de l'agent

interagir avec une entité existante, mais pas avec une entité non existante. On peut frapper un commissaire de police dans la rue (et supporter, en retour, les conséquences de cette action), mais on ne peut frapper le commissaire Lestrade. On peut chevaucher un cheval réel, mais pas Gripoil<sup>32</sup> ; on peut se promener dans la rue et tomber sur Nicole Kidman, mais pas sur Mme Arnoux ; on peut gravir l'Everest, mais pas le Caradhras ; enfin, « avec 100 thalers existants (ou leur contrepartie dans les devises actuelles), on peut faire du shopping, on peut les garder dans nos poches, payer à l'épicerie et toucher notre reste. Rien de tout cela ne pourrait être fait avec 100 thalers imaginaires. L'existence semble faire la différence : on ne peut interagir causalement avec des choses non existantes »<sup>33</sup>.

Il y aurait ainsi une inefficacité causale des entités fictionnelles. Holmes et Gandalf possèdent bien plusieurs traits causaux dans l'univers de la fiction : « ils sont représentés comme interagissant avec le monde matériel qui les entoure, le modifiant et être affectés par lui en retour. (...) ils sont soumis aux changements provoqués par l'inexorable écoulement du temps, tout comme nous »<sup>34</sup>. Mais ils ne sauraient avoir d'influence sur les événements de notre monde, tout comme rien de notre monde ne saurait modifier causalement un personnage de fiction. Comme l'affirme Voltolini (2015), « aucun spectateur ne peut empêcher Tosca, l'héroïne de Puccini, de se jeter du haut du château Saint-Ange et de mourir »<sup>35</sup>.

Un *fictum* est également un objet *incomplet*, dans la mesure où il est *indéterminé* quant à certaines de ses propriétés, plus précisément toutes celles que l'auteur ne lui a pas attribuées (et que le lecteur n'est donc pas en mesure d'impliciter). En effet, une fiction ne détermine pas

le plus faible, et même si cela n'arrive qu'une seule fois – tout cela, je dis, existe réellement ».

<sup>32</sup> Dans le roman de Tolkien, *Le Seigneur des Anneaux*, Gripoil est le chef des Méaras, seigneur de tous les chevaux.

<sup>33</sup> Berto (2013, 64).

<sup>34</sup> *Ibid.*, ix.

<sup>35</sup> Voltolini (2015), document consulté en ligne, URL : <http://semaihpb.blogspot.ro/2016/04/traduction-de-voltolini-suitable.html>.

Certes, le lecteur peut être ému par le sort d'un personnage de fiction (et dans ce sens, on peut parler d'un effet perlocutionnaire à l'œuvre), ou même être amené à modifier sa façon de vivre ou de penser. Le cas extrême serait représenté par les suicides qu'auraient entraînés parmi les lecteurs *Les Souffrances du jeune Werther*, de Goethe. Sur la question de savoir si et comment l'empathie du lecteur parvient à supprimer la barrière (psychologique) entre monde fictionnel et monde réel, v. Walton (1978) – dans une perspective antiréaliste – et plus récemment, Barbero (2017) – dans la perspective du réalisme fictionnel (meinongianisme).

toutes les propriétés d'un personnage. Si le texte de Doyle ne précise pas, par exemple, la couleur des cheveux ou des yeux de Microft Holmes<sup>36</sup>, nous n'avons aucun moyen épistémique de le découvrir. Par contre, on peut toujours se renseigner sur la couleur des cheveux ou des yeux d'une personne réelle. C'est pourquoi on considère que les êtres réels sont *complets*<sup>37</sup>, tandis que les êtres fictionnels sont, eux, *incomplets*.<sup>38</sup>

Si le *réalisme fictionnel* admet l'existence des *ficta*, pour les adeptes de *l'irréalisme*, des expressions comme « Sherlock Holmes », « Gandalf » ou « le Père Noël » ne désignent aucun objet, car il n'y a rien dans le mobilier du monde qui corresponde à ces expressions. L'irréaliste devra donc rendre compte du sens des énoncés fictionnels sans pour autant invoquer l'existence des *ficta*. « Il y a des choses (des griffons, des dragons, des sorciers, tout comme des détectives ou des médecins) qui n'existent pas ». La formule a été utilisée pour fonder le réalisme à propos des *ficta*. Or, l'emploi de « il y a » dans ces énoncés ne vise pas à produire un engagement ontologique à propos des entités inexistantes, comme le prouve son insertion dans le contexte suivant : « Il n'y a ni dragons, ni licornes, ni sorcières ; en fait, il y a pas mal de choses qui n'existent pas. »<sup>39</sup>

Les profanes comprennent assez bien les expressions « choses qui n'existent pas » ou « choses inexistantes », et peuvent mêmes en donner des exemples : la montagne du Cervin existe, mais pas la Montagne Cendrée, les chevaux existent, mais pas les méaras, Brad Pitt existe, mais pas Sherlock Holmes. Autrement formulé, même si le profane ne sait pas définir le concept logique ou philosophique d'existence, il ne se trompera pas sur l'usage correct des expressions « il y a » et « existe ». Qui plus est, dans tous les cas où le contexte précise que nous parlons des choses purement fictives, envisagées, rêvées ou mythiques, personne ne ferait le saut inférentiel d'« il y a » à « existe ».

<sup>36</sup> Frère aîné de Sherlock Holmes.

<sup>37</sup> Cela ne veut pas dire que les êtres réels soient totalement *connaissables*, mais qu'ils sont totalement *déterminés* quant à leurs propriétés : pour toute propriété *p*, on peut dire de l'être en question qu'il la possède ou qu'il ne la possède pas – tandis que les êtres fictionnels sont, eux, *indéterminés* quant à leurs propriétés. Tel est le cas de la montagne dorée, objet indéterminé par rapport à des propriétés comme la hauteur, l'emplacement géographique, mais déterminé relativement au fait d'être une montagne et d'être en or.

<sup>38</sup> En effet, un monde fictionnel est toujours un petit monde ou un monde incomplet. On ne peut exiger d'un auteur qu'il représente exhaustivement un monde textuel à travers son usage du langage (Eco 1992). Si un personnage de fiction était décrit de façon exhaustive, cette description nous livrerait un objet complet, quoique non existant.

<sup>39</sup> Sainsbury (2012, 618).

4. Les deux attitudes – *réalisme vs irréalisme* envers les *ficta* – traduisent, on l’aura compris, des enjeux sémantiques non négligeables, relatifs autant à la signification des expressions « exister », « il y a » (s’agit-il d’expressions synonymes ?) qu’au sens des énoncés existentiels construits à l’aide de ces expressions. Un second aspect est lié au traitement sémantique des noms propres fictionnels. En fonction du type d’attitude adoptée, les théories sémantiques mobilisées seront différentes.

4.1. Le *descriptivisme* privilégie ainsi la relation de désignation ou dénotation, essentiellement conçue comme une relation entre deux termes : un signe et l’objet qu’il dénote. Que devient cette relation en l’absence de l’objet ? Dans l’opinion de Russell, là où l’on croit parler d’un objet inexistant, comme Gandalf ou Sherlock Holmes, on ne parle en réalité de rien – car rien n’instancie les propriétés « être un magicien » ou « être un détective habitant au 221B, Baker Street ». Le réalisme logique ne ménage donc aucune possibilité de référence aux *ficta*, en vertu de leur inexistence même.<sup>40</sup>

4.2. Les *théories de la référence directe*, d’autre part, séparent le sémantisme du nom propre de son emploi référentiel, au sens où le second n’est plus mis sous la dépendance du premier. Un locuteur peut employer référentiellement un nom propre en l’absence de tout savoir descriptif sur l’objet. Ce savoir ne s’identifie pas d’ailleurs au sens du nom propre : il contribue uniquement à fixer sa référence. C’est ce qui explique que des erreurs ou des variations dans l’attribution des propriétés n’entraînent pas de modifications au niveau du porteur du nom propre. Le porteur demeure l’objet intentionnel de mon acte de référence, même s’il s’avère que les propriétés à travers lesquelles je le saisis descriptivement ne sont pas vraies de lui.<sup>41</sup>

Comment les théories de la *référence directe* affrontent-elles le problème de la référence aux *ficta* ? Contrairement au descriptivisme, la théorie de la référence directe affirme que le sens d’un nom propre, c’est son objet. Maintenant puisque les noms propres fictionnels sont privés d’objet, le théoricien de la référence directe devrait être en mesure

<sup>40</sup> Rappelons que, du point de vue logique, exister, c’est être instancié (ou exemplifié).

<sup>41</sup> Selon Kripke (1982), si le sens d’un nom propre était un ensemble de descriptions définies, beaucoup de noms seraient carrément inutilisables – car les locuteurs ne disposent pas toujours d’informations suffisantes, correctes ou non contradictoires sur l’objet. Dans l’opinion de Kripke, l’usage du nom propre est indépendant de sa fonction descriptive. Le nom fonctionne davantage comme un désignateur rigide : il désigne *directement* le même objet dans tous les mondes possibles.



d'expliquer non pas tant à quoi le locuteur se réfère en disant, par exemple, « Gandalf est un grand magicien » ou « Sam est l'ami de Frodon » – le locuteur ne se réfère à rien, puisque rien n'est dénoté par les noms propres « Gandalf », « Sam » ou « Frodon » – mais surtout comment il se fait qu'il *dit* quand même quelque chose de sensé (de vrai ou de faux), à travers son usage des noms propres fictionnels ?

**4.2.1.** Le cas est encore plus flagrant dans le cas des énoncés existentiels négatifs (comme « Gandalf n'existe pas »). La particularité de ces énoncés, constate Donnellan (1974, 3), c'est qu'ils « semblent se référer à une chose uniquement pour affirmer qu'elle n'existe pas ». Or le problème, pour la théorie de la référence directe, c'est que pour que ces énoncés soient sensés, le terme singulier doit être référentiel, ce qui rend les assertions de non-existence fausses (alors que dans ces cas précis, elles sont intuitivement vraies).

**4.2.1.1.** La solution proposée par Donnellan (1974), c'est de considérer que dans le cas des énoncés existentiels négatifs, dire de Gandalf qu'il n'existe pas, c'est dire que le nom propre « Gandalf » n'a pas d'objet. Ceci étant, le locuteur échoue à se référer à quoi que ce soit à travers son emploi du nom propre. Cet échec n'est pas tant relatif au sémantisme de l'énoncé, qu'à l'acte de langage accompli par le locuteur à travers son emploi du nom propre. Plus précisément, lorsqu'un locuteur a l'intention de se référer à un particulier, son acte de référence réussit à condition qu'il existe un individu à l'origine de la chaîne de référence initiée par l'histoire des emplois référentiels du nom propre.<sup>42</sup> « Homère existe » est ainsi un énoncé vrai car si l'on remonte la chaîne de référence initiée par le premier usage du nom propre, on tombe sur un individu historique réel (ou du moins, ayant réellement existé). « Homère n'existe pas » est, pour les mêmes raisons, faux<sup>43</sup> (bien qu'il soit vrai que Homère n'existe actuellement pas).<sup>44</sup>

<sup>42</sup> Dans l'opinion de Kripke (1982, 82) également, ce qui explique l'usage d'un nom propre, c'est une chaîne de transmission de la référence à partir d'un baptême initial. Si l'on sait utiliser un nom propre, c'est « grâce à notre interaction avec la communauté, interaction en vertu de laquelle nous sommes reliés au référent lui-même ». Il y aurait ainsi une chaîne causale de transmission de la référence.

<sup>43</sup> « Homère n'existe pas » ne serait vrai que dans un cas d'échec dans la chaîne de référence du nom propre (si l'on constate, par exemple, que l'histoire des emplois du nom s'origine dans une lacune qui bloque le rapport de référence).

<sup>44</sup> Il y aurait donc une différence entre nier catégoriquement l'existence d'un particulier : « Homère n'existe pas et n'a jamais existé » – faux –, et nier son existence actuelle : « Homère n'existe plus » – vrai (Donnellan 1974, 7-8).

**4.2.1.2.** Qu'en est-il maintenant des énoncés existentiels négatifs contenant un nom propre fictionnel ?

Supposons qu'un enfant qui croit au Père Noël apprenne, par ses parents ou par d'autres enfants, que le Père Noël n'existe pas. Qu'est-ce que l'enfant apprend à travers cet énoncé ? Dans l'opinion de Donnellan, l'enfant apprend que lorsqu'il croyait se référer à quelqu'un en disant, par exemple, « Le Père Noël arrive ce soir », il ne se référait à personne (et donc il ne disait rien), car la chaîne historique des emplois de l'expression ne sélectionne aucun particulier en guise de référent du nom propre. L'explication historique de la croyance de l'enfant reste pour ainsi dire bloquée dans une fiction que ses parents lui ont racontée *comme si elle était réelle*.<sup>45</sup>

Même situation dans le cas de « Gandalf n'existe pas ». Si l'on décide de remonter la chaîne de référence constituée par les différents usages du nom propre « Gandalf », on trouve la première mention du nom dans le récit fictionnel de J. R. Tolkien, *Le Hobbit*.

Pour le descriptivisme, la référence échoue si aucune entité ne satisfait la condition de référence identifiante. « Mais en accord avec notre théorie – affirme Donnellan – ce n'est pas là la raison de l'échec de l'acte de référence ; ce dernier échoue parce que l'histoire de l'emploi du nom ne finit pas correctement »<sup>46</sup>.

**4.2.1.3.** L'introduction de la notion de « bloc » (angl. *block*) permet à Donnellan de rendre compte du fonctionnement des énoncés existentiels négatifs : « Si N est un nom propre qui a été utilisé (...) avec l'intention de référer à un individu quelconque, alors "N n'existe pas" est vrai si et seulement si l'histoire de ses utilisations se termine par un *bloc* »<sup>47</sup>. C'est ce qui arrive, par exemple, lorsque le nom est introduit par erreur (le locuteur croit se référer par l'intermédiaire du nom, alors qu'en réalité il n'y a pas d'objet auquel le nom renvoie), ou suite à un acte d'imagination, ou encore dans une œuvre de fiction, etc. La chaîne historique qui rattache le nom à son référent finit, dans tous ces cas, par une obstruction dans la chaîne de référence.<sup>48</sup>

<sup>45</sup> *Ibid.*, 23.

<sup>46</sup> *Ibid.*, 24.

<sup>47</sup> *Ibid.*, 25.

<sup>48</sup> Les irréalistes peuvent ainsi respecter le choix métaphysique de Russell (ni Gandalf, ni Le Père Noël n'existent) sans devoir en payer le prix linguistique (les expressions « Gandalf » et « Le Père Noël » demeurent des noms propres). Ceci étant, l'explication historique conforte nos intuitions préthéoriques relatives à notre emploi référentiel du nom propre : le nom assure la référence à un *individu*, au lieu de dénoter un concept ou une idée générale. Conséquemment, les propositions existentielles restent des

**4.2.1.4.** L'inexistence du référent n'empêche donc pas, *per se*, d'attribuer une valeur de vérité à l'énoncé. Tout dépend de l'intention avec laquelle cet énoncé est utilisé par le locuteur. À ce propos, Donnellan distingue entre discours *fictionnel* et discours *factuel*.<sup>49</sup> Prononcés avec l'intention appropriée (angl. *with the right intention*), des énoncés comme « Le cheval de Gandalf s'appelle Gripoil » ou « Blanche-Neige vit dans la maison des sept nains » sont tous les deux vrais, bien que ni Gandalf, ni Gripoil, ni Blanche-Neige ou les sept nains *n'aient jamais existé*.<sup>50</sup> Autrement formulé, il n'y a aucune incohérence entre :

- accorder une valeur de vérité (V/F) à un énoncé relevant du discours fictionnel, d'une part, et
- assumer que son référent n'existe pas (dans la réalité), d'autre part.<sup>51</sup>

**4.2.1.5.** La réussite ou l'échec de l'acte de référence ne dépend donc pas uniquement du statut ontologique du référent (lequel peut exister ou non), mais essentiellement des *croyances* et des *intentions* mobilisées par les locuteurs au moment où ils parlent. L'accent se déplace ainsi des conditions de vérité des propositions à l'analyse du type d'intention à la base des énoncés fictionnels. On peut voir dans la distinction entre énoncés *factuels* vs énoncés *fictionnels* un premier signe de cet infléchissement de la logique vers la pragmatique. Un autre sera marqué par le recours aux notions de *feinte* ou de *faire-semblant* caractérisant, respectivement, les postures adoptées par l'auteur et le lecteur des textes de fiction.

propositions singulières et le verbe « exister », un prédicat de premier ordre. Enfin, l'explication historique reste fidèle au principe de parcimonie ontologique, évitant de surpeupler la réalité avec des entités non existantes.

<sup>49</sup> Donnellan (1974, 5-6).

<sup>50</sup> À remarquer que « Blanche-Neige n'existe pas » est un énoncé vrai *de facto* (nous sommes en présence d'un énoncé factuel, i.e. d'un énoncé *sur* la fiction : si l'on fait remonter l'histoire des usages de ce nom, on aboutit à son introduction dans le conte des Frères Grimm), tout en étant faux *de dicto* (il est fictionnellement vrai que Blanche-Neige existe).

<sup>51</sup> Ce cas de figure est tout à fait différent de celui d'un locuteur qui, tout en ayant l'intention de se référer à un objet à travers son emploi du nom propre, échoue de le faire parce qu'il n'y a rien qui corresponde à ce nom. L'échec de la référence survient cette fois sur le fond d'une erreur factuelle : le locuteur entretient une croyance erronée quant à l'existence (réelle) du référent. Dans le cas particulier que nous venons d'évoquer, cette contradiction est levée au moment où le locuteur découvre son erreur. Dans le discours factuel, il est en effet incohérent de formuler un énoncé à propos d'un référent et d'assumer que ce référent n'existe pas.

**4.2.2.** Searle (1982) considère ainsi que lorsqu'un auteur de fiction affirme qu'il pleut dehors, il ne croit pas sérieusement qu'il pleut dehors. S'agit-il encore d'une véritable assertion ? Dans l'opinion de Searle, non.<sup>52</sup>

**4.2.2.1.** Ceci étant, vu que du point de vue pragmatique *dire*, c'est *faire*, que fait l'auteur en disant ce qu'il dit ? Dans l'opinion de Searle (1982 : 108), il « feint (...) de faire une assertion, ou (il) fait semblant de faire une assertion, ou (il) fait mine de faire une assertion, ou (il) imite l'action d'asserter ».<sup>53</sup> Ce qui rend donc possible la fiction, c'est l'existence d'un ensemble de conventions qui rompent les connexions normalement établies entre les mots et les choses.<sup>54</sup> Ces conventions ne relevant pas de la compétence sémantique du locuteur, mais plutôt de son savoir-faire pragmatique, leur suspension ne s'accompagne pas d'une perte de signification. En revanche, ce sont ces conventions (que Searle appelle « horizontales ») qui permettent à l'auteur d'accomplir son acte d'assertion sans assumer les engagements normalement requis par le contenu de cet acte.

**4.2.2.2.** Supposons que je dise : « Contrairement au docteur Watson, Holmes ne s'est jamais marié ». Puisque ni Holmes, ni Watson n'ont jamais existé, cet énoncé n'asserte rien de vrai sur la réalité. Mais dans sa qualité de discours *sur* la fiction<sup>55</sup>, cet énoncé respecte toutes les règles de l'acte d'asserter.<sup>56</sup> Je peux d'ailleurs vérifier sa valeur de vérité

---

<sup>52</sup> Les actes de langage obéissent à quatre types de règles constitutives : règle essentielle, règle préliminaire, règle de sincérité et règle de contenu propositionnel. Or, lors de l'accomplissement de son acte illocutoire, le locuteur est tenu d'observer *simultanément* toutes ces règles. L'existence des règles constitutives permet d'établir les différentes façons dont un acte illocutoire peut échouer. Par exemple, une assertion échoue si son contenu propositionnel est faux, erroné ou incorrect (règle de contenu propositionnel). Nous pourrions également accuser le locuteur d'asserter sans avoir suffisamment de preuves (règle préliminaire), ou encore lui faire voir qu'il n'a pas de raisons d'asserter, parce que tout le monde sait ce qu'il dit (règle essentielle), ou encore que ses assertions sont mensongères, car il *ne croit pas vraiment* à ce qu'il dit (règle de sincérité). Dans le discours de fiction, aucune des règles constitutives de l'acte d'assertion n'est observée par l'auteur.

<sup>53</sup> Cette feinte n'est pas sérieuse : il s'agit plutôt d'une feinte ludique, à laquelle l'auteur convie ses lecteurs. Pour jouer au jeu de la fiction, les lecteurs sont donc tenus à correctement identifier la posture illocutoire de l'auteur.

<sup>54</sup> Searle (1982, 110).

<sup>55</sup> Le discours sur la fiction est un type de discours sur la réalité.

<sup>56</sup> « Holmes et Watson n'ont jamais existé, ce qui naturellement ne revient pas à nier qu'ils existent dans la fiction et qu'on puisse parler d'eux comme tels » (Searle 1982, 114). Cf. aussi cette autre remarque : « Dans le discours portant sur la réalité, on ne peut

en me rapportant aux récits de Conan Doyle (tandis que Conan Doyle n'est pas en mesure de vérifier la validité de ses assertions, lesquelles ne seront ni confirmées, ni infirmées par la réalité). Doyle ne fait en effet que *feindre* d'asserter des choses à propos de Sherlock Holmes ou du docteur Watson. « C'est la référence feinte qui crée le personnage »<sup>57</sup>.

**4.2.3.** Currie (1990) considère à son tour que la production d'une fiction est un acte à part entière, régi par une « intention fictive ». « Ce dont l'auteur de fiction a l'intention, c'est que le lecteur prenne une certaine attitude à l'égard des propositions énoncées lors de sa performance. C'est cette attitude que nous décrivons souvent, de manière plutôt vague, en termes d'« implication imaginative », ou mieux, de « croyance feinte ». Il est attendu de nous par l'auteur que nous fassions semblant de croire que l'histoire, telle qu'elle est racontée, est vraie »<sup>58</sup>.

Dans l'opinion de Currie, la spécificité de la fiction ne relève pas d'un quelconque rapport sémantique entre les mots et le monde, mais de la force assertive de l'énonciation fictionnelle. Une œuvre est une fiction si et seulement si elle est le produit d'une intention fictive et si cette intention est reconnue par le lecteur de l'œuvre de fiction. Une fois reconnue, cette intention génère l'attitude propositionnelle idoïne : *faire semblant de croire* (par opposition à *croire*).

**5.** Aussi empreintes de bon sens qu'elles semblent être, ces affirmations suscitent cependant un certain nombre de questions.

- *Se référer* et *feindre de se référer* sont des actions mutuellement incompatibles : feindre de se référer n'est pas se référer. Dans les termes de Searle (1982), l'auteur ne peut se référer effectivement à son personnage avant que ce dernier ne soit créé à travers son acte de référence feinte.<sup>59</sup> Mais si l'acte de référence n'est qu'un acte feint ou simulé, comment se fait-il qu'il soit apte à créer le personnage ?<sup>60</sup>

---

référer qu'à ce qui existe ; dans le discours de fiction, on a la possibilité de référer à ce qui existe dans le monde de la fiction (...) » (Searle 1996, 122-123). L'axiome d'existence (« Tout ce dont on parle doit exister ») s'applique d'un côté comme de l'autre. Bien qu'il reste fondamentalement l'adepte d'une conception ontologique de la référence, Searle cultive une forme de réalisme métaphysique envers les *ficta* : si ces derniers n'existent pas *realiter*, ils existent dans le monde de la fiction. On peut donc être *ontologiquement* antiréaliste et *métaphysiquement* réaliste vis-à-vis des entités fictionnelles.

<sup>57</sup> Searle (1982, 115).

<sup>58</sup> Currie (1990, 18).

<sup>59</sup> Et c'est précisément parce que Doyle *feint* de créer ses personnages que nous sommes en mesure de faire des assertions vraies ou fausses à leur propos : « En feignant de faire

- À supposer que les personnages fictionnels soient créés, comment cette création se produit-elle ? Que signifie, pour un personnage, que d'être créé par son auteur ?

- Si les personnages fictionnels existent, comment se fait-il qu'il nous soit naturel de nier leur existence ? Peut-on simultanément maintenir qu'un auteur crée ses personnages et affirmer que ces personnages n'existent pas ?

- Finalement, qu'est-ce qu'un personnage de fiction ?

**5.1.** Une tentative d'élucidation de ces questions est proposée par le *créationnisme*.<sup>61</sup> Dans la conception de Thomasson (2010), c'est l'activité discursive de l'auteur (son acte de narration) qui crée le personnage. L'acte de l'auteur est ontologiquement créatif s'il est intentionnellement dirigé vers un objet qui ne lui préexiste pas. Si Sherlock Holmes existe, c'est parce qu'il a été créé par Conan Doyle.<sup>62</sup> Un personnage est ainsi un type particulier d'objet abstrait, ontologiquement dépendant de l'activité créative d'un auteur. Certes, « un auteur ne crée pas un *fictum* dans le même sens qu'un charpentier crée une table ou un pantin (...) »<sup>63</sup>. Il ne s'agit pas de la transformation d'une chose concrète, matérielle (un bout d'étoffe, un morceau de bois, etc.) en une autre chose concrète, matérielle. L'emploi du terme « création » dans ce contexte est purement métaphorique : dans leur qualité d'objets abstraits, les *ficta* sont dépourvus d'existence spatio-temporelle, sans être pour autant des objets intemporels (comme les concepts ou les

---

référence à une personne (et de raconter ses aventures), [Iris] Murdoch crée un personnage de fiction. Remarquons qu'elle ne se réfère pas réellement à un personnage de fiction, parce qu'un tel personnage n'a jamais existé antérieurement (avant l'acte de narration, n.n.) ; mais c'est précisément en feignant de se référer à une personne qu'elle crée le personnage de fiction. Or, une fois que ce personnage de fiction a été créé, nous qui sommes à l'extérieur du récit de fiction pouvons vraiment faire référence à lui » (Searle 1982, 115).

<sup>60</sup> Searle ne répond pas vraiment à cette question. Dans l'opinion de l'auteur, si l'acte de référence est feint, l'acte de raconter est, lui, tout à fait réel. À travers son acte de raconter, l'auteur crée *les conditions de possibilité de la référence (métafictionnelle) au personnage*.

<sup>61</sup> Le créationnisme désigne une famille de théories (Van Inwagen 1977, Kripke 1973/2013, Salmon 1998, Searle 1982, Thomasson 2003a et 2003b, 2010) qui soutiennent la thèse métaphysique selon laquelle les personnages fictionnels *existent* dans leur qualité d'entités abstraites, créées par les auteurs des œuvres de fiction.

<sup>62</sup> Dans ce sens, Holmes n'a qu'une existence contingente : si Conan Doyle n'avait pas existé – ou s'il avait choisi de ne pas écrire – Holmes n'aurait pas non plus existé.

<sup>63</sup> Voltolini (2015), document consulté en ligne, URL : <http://semahp.blogspot.ro/2016/04/traduction-de-voltolini-suitable.html>.

nombres)<sup>64</sup>, car il y a un moment où leur nom est mentionné pour la première fois dans une fiction littéraire. La date de naissance de Sherlock Holmes coïncide ainsi avec la publication d'*Une étude en rouge*, le 6 janvier 1887.

Pour Thomasson (2010), le processus de création d'un *fictum* ressemble à la production de nombreux autres artefacts culturels (œuvres littéraires, déclarations, lois ou contrats) – à travers la mobilisation d'un ensemble de règles ou conventions associant à telle action<sup>65</sup>, tel résultat. Tout comme prononcer certains mots dans certaines conditions compte pour un baptême ou un mariage, une référence supposée dans un jeu de *faire-croire* compte pour un *fictum* à condition que le jeu soit pratiqué correctement.<sup>66</sup> Sherlock Holmes fut ainsi créé dans le processus de *faire-croire* auquel Conan Doyle convia ses lecteurs au moment où il rédigea *Une étude en rouge*. Ce geste sera porteur autant qu'il y aura des copies du texte de Conan Doyle et des lecteurs pour les lire.

**5.2.** Le créationnisme supposant une forme de réalisme sur les *ficta*, il devra apporter une solution au problème constitué par les énoncés existentiels négatifs. En effet, « Sherlock Holmes n'existe pas » est généralement considéré comme un énoncé vrai *de facto* (Holmes n'étant qu'un personnage fictionnel, nous sommes intuitivement enclins à nier son existence) et faux *de dicto* (*de dicto*, Holmes est *ce que Doyle dit qu'il est* : un homme bel et bien existant – comme vous et moi). Pour les

---

<sup>64</sup> Cf. aussi Salmon (1998, 293) : « Des personnages entièrement fictifs comme Sherlock Holmes, bien que réels, ne sont pas de vraies personnes. Ni objets physiques, ni objets mentaux, ce sont plutôt des entités abstraites. Mais ce ne sont pas pour autant des entités éternelles, comme les nombres ; ce sont des objets créés par les auteurs des œuvres de fiction. Cependant, ils existent tout comme les œuvres de fiction, les romans ou les récits où ils apparaissent. Les personnages fictionnels ont le même statut ontologique que les fictions elles-mêmes, qui sont des entités abstraites créées par leurs auteurs ».

<sup>65</sup> Cette action est investie d'une force performative qui ne lui appartient pas en propre, mais qui lui est assignée d'une certaine façon de l'extérieur, par délégation. Plus précisément, c'est son inscription au sein de l'institution littéraire (ensemble de normes, codes et coutumes régissant la production et la lecture des textes littéraires) qui érige la parole de l'auteur en un geste performatif qui *crée* le personnage. Ce geste n'a pas vraiment de portée ontologique, au sens il n'est pas suffisamment factuel pour engendrer – *realiter* – le personnage (Voltolini 2015). Si donc création il y a, elle n'est que *stipulée*. L'intention de l'auteur, au moment où il emploie un nom propre fictionnel, consiste à *stipuler* qu'un objet est créé – force performative à lui attribuée en vertu des conventions régissant l'acte de fiction littéraire. On peut alors considérer que le discours fictionnel est un type particulier de discours institutif (Măgureanu 2008), à travers lequel des artefacts abstraits sont injectés dans le monde.

<sup>66</sup> Voltolini, "A Suitable Metaphysics...", art. cit.

créationnistes, d'autre part, « Sherlock Holmes n'existe pas » est un énoncé faux *de facto* – car Sherlock Holmes *existe* dans sa qualité d'entité abstraite, créée par convention littéraire.

**5.3.** Thomasson (2010) traite les dénégations d'existence comme des cas implicites de quantification restreinte : « Des assertions comme “Il n'y a pas de roi Lear” ou “Il n'y a pas de licornes” sont tout naturellement interprétables comme affirmant que, malgré ce qu'en disent les récits, “Il n'y a pas de (vraie) personne qui soit le roi Lear” ou “Il n'y a pas des animaux tels que les licornes” »<sup>67</sup>. Précision importante, les restrictions dans la portée de la négation ne sont pas locales ou spatiales<sup>68</sup>, mais essentiellement sortales ou catégorielles.<sup>69</sup> C'est donc *le type d'entité à laquelle les locuteurs entendent se référer* qui détermine la valeur de vérité de ces énoncés : si les locuteurs ont l'intention de se référer à une personne, l'assertion de non-existence sera vraie ; s'ils se réfèrent à un personnage, elle sera fausse.<sup>70</sup>

**5.4.** La question, finalement, revient à se demander : dans quels contextes on profère ce type d'énoncés ? Avec quelle intention ?

**5.4.1.** Des assertions comme « Le Père Noël n'existe pas » ou « Le Grand Méchant Loup n'existe pas » – qui ne relèvent pas vraiment de la grande littérature et n'auraient pas leur place dans les discussions littéraires – sont généralement destinées à des enfants troublés ou

<sup>67</sup> Thomasson (1999, 112), *apud* Panizza (2017, 112).

<sup>68</sup> Dans cette lecture, ce qui est nié, ce n'est pas tant que le roi Lear ou les licornes n'existent pas, mais qu'ils n'existent pas *dans les limites du monde réel*.

<sup>69</sup> Distinction de nuance, qui permet à Thomasson (2010) de parer l'argument que lui oppose l'irréalisme de Walton (2003, 241) : dans l'opinion de ce dernier, si des énoncés comme « Il n'y a pas de licornes » peuvent naturellement être compris comme engagés dans une quantification restreinte (« Il n'y a pas des licornes *dans mon jardin* » ou « Il n'y a pas des licornes *au Zoo de Taronga* »), les assertions explicitement formulées en termes d'existence ne se laissent pas interpréter de façon adéquate de cette manière : « Ce n'est qu'avec un effort considérable – et encore... – que je peux entendre (la phrase) “Les guépards n'existent pas” comme disant qu'aucun des animaux du Zoo de Taronga n'est un guépard (...) elle est presque inévitablement comprise comme disant qu'il n'y a pas de guépards du tout (...)” ».

De façon similaire, argumente Walton, la négation existentielle dans « Sherlock Holmes n'existe pas » ou « Les licornes n'existent pas » ne se limite pas uniquement au domaine des gens ou des animaux réels (« aucune personne réelle n'est Holmes », « aucun animal réel n'est une licorne »). Ce que ces énoncés signifient, c'est que « rien n'est Holmes » et « rien n'est une licorne ». Puisque les personnages fictionnels n'existent pas, le nom propre « Sherlock Holmes » ne réfère pas et ce qui semble être un énoncé à propos d'une entité fictionnelle n'est en réalité qu'une simple assertion simulée.

<sup>70</sup> Thomasson (2010), document consulté en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/methodos/2446>.



déconcertés avec l'intention de les détromper lorsqu'ils pensent à tort qu'il existe réellement des gens ou des animaux tels que ceux décrits dans les histoires pour enfants. Ces dénégations d'existence sont alors vraies : nous considérons que l'enfant fait une erreur en croyant à l'existence du Père Noël ou du Grand Méchant Loup, erreur que nous cherchons à rectifier en mobilisant son propre usage des noms propres fictionnels. Même situation dans le cas de « Sherlock Holmes n'existe pas », prononcé dans le but de corriger la croyance de quelqu'un qui assume que Sherlock Holmes existe (en tant que personne).<sup>71</sup>

**5.4.2.** Mais nous pouvons également formuler des assertions de non existence dans nos conversations (avisées et sérieuses) sur les *ficta*. À quelqu'un qui remarquerait que dans la série de Joanne Rowling, *Harry Potter*, il n'y a pas un seul personnage noir, nous pourrions toujours rétorquer : « Tu oublies Angelina Johnson ». Supposons que notre interlocuteur, peu convaincu, insiste qu'il n'y a pas un tel personnage : « J'ai lu les *Harry Potter*. *Angelina Johnson n'existe pas* ». <sup>72</sup> En prononçant ces paroles, notre contradicteur ferait, de toute évidence, une assertion fautive.<sup>73</sup>

**5.4.3.** Bref, comment démêler les situations où les affirmations de non existence sont vraies de celles où elles sont fausses ?

**5.5.** Dans l'opinion de Donnellan (1974), les assertions de non existence contenant un nom propre fictionnel sont vraies chaque fois que l'histoire de l'usage référentiel du nom se termine par un bloc (v. *supra*, §

<sup>71</sup> On peut voir dans les dénégations d'existence un cas particulier de négation métalinguistique (Ducrot 1984). Ces énoncés sont ainsi structurellement polyphoniques, dans la mesure où ils font entendre deux voix, deux points de vue, appartenant à deux locuteurs différents. Dire « Sherlock Holmes n'existe pas », c'est tout simplement se rapporter, pour le nier, au point de vue de quelqu'un qui assume la croyance opposée : « Sherlock Holmes existe ». Or on ne peut nier cette croyance autrement qu'en employant le nom propre « Sherlock Holmes ». Les assertions de non existence combinent ainsi deux perspectives : il y a d'abord la perspective des gens qui croient à l'existence de l'objet, perspective que nous épousons un instant afin de *simuler* l'acte de référence étant donné que nous, nous ne croyons pas à l'existence de l'objet ; et quand nous disons « n'existe pas », nous dénonçons cet acte de référence comme voué à l'échec (Récanati 2020). C'est comme si l'on disait : « Attention, Sherlock Holmes n'est qu'un personnage de fiction » et, ce faisant, on attirait l'attention de l'interlocuteur sur le pouvoir d'illusion de la fiction littéraire. Si donc un locuteur peut employer un nom propre fictionnel, malgré sa vacuité référentielle, c'est précisément grâce au caractère simulé de cet emploi, qui reflète le point de vue de quelqu'un d'autre.

<sup>72</sup> Exemple discuté par Thomasson (2010).

<sup>73</sup> Dans tous ces cas de figure, les dénégations d'existence signalent que l'ontologie de la personne dont nous rapportons la croyance diverge de notre propre ontologie (Récanati 2020).

4.2.1.1. *et ssq.*). Selon cette hypothèse, cependant, toute assertion de non-existence à propos d'un *fictum* finit par être vraie. Si cette conclusion est tout à fait conforme au profil théorique de Donnellan – celui d'un irréaliste envers les *ficta*<sup>74</sup> – elle ne convient manifestement pas aux adeptes du réalisme fictionnel. Pour Thomasson (2010), notamment, l'analyse de Donnellan (1974) ne rend pas compte des situations où des énoncés existentiels négatifs peuvent être faux, alors que leurs corrélats positifs sont vrais.

**5.6.** La solution de Thomasson consiste alors à rattacher l'intention référentielle du locuteur à la satisfaction des conditions (pragmatiques) d'application du nom propre. Ces conditions sont différentes en fonction de ce à quoi les premiers locuteurs ont eu l'intention de se référer à travers leur emploi du nom propre. Si les locuteurs « avaient l'intention d'appliquer le nom (...) à une personne, alors faire remonter le nom à son introduction dans la fiction montre que la chaîne se termine par un bloc. D'un autre côté, s'ils voulaient se référer à un personnage de fiction, faire remonter le nom à son introduction dans une œuvre de fiction n'est pas un bloc (bien au contraire, cela prouve que l'assertion de non-existence est fautive)<sup>75</sup>, à condition qu'il existe une œuvre de fiction qui fonde la référence du nom propre. Si donc la chaîne d'utilisation du nom propre « Holmes » remonte à une personne, l'énoncé « Holmes n'existe pas » est vrai ; si, au contraire, à travers son usage du nom propre le locuteur a juste l'intention de se référer au personnage, la chaîne de référence n'est pas bloquée car les conditions d'application de l'expression sont – dans ce cas précis – *satisfaites* (ce qui rend l'assertion de non existence fautive).

**5.7.** Comme le remarque Thomasson (2010), « l'appel aux seules relations causales laisse radicalement indéterminé le fait de savoir *si* les termes réfèrent et, le cas échéant, à *quelles choses* ils réfèrent, à moins de mettre en jeu le rôle discriminant des intentions référentielles du locuteur »<sup>76</sup>.

<sup>74</sup> Contrairement à Thomasson, pour Donnellan les personnages fictionnels n'existent pas (ni de façon concrète, ni de façon abstraite). La même théorie sémantique (celle de la référence directe) permet ainsi d'argumenter deux postures ontologiques différentes.

<sup>75</sup> Thomasson (2010), document en ligne, URL : <http://journals.openedition.org/methodos/2446>.

<sup>76</sup> *Idem.* Ces intentions sont intimement rattachées aux représentations que le locuteur associe au nom propre. Ce dont je parle n'est, finalement, que ce que je me représente. Or tant que des représentations sont mobilisées, ne sommes-nous pas en train de retomber dans le descriptivisme ? Dans l'opinion de Thomasson (2010), cette tendance n'est qu'un « symptôme du besoin de modérer les théories de la référence directe pure »,

6. On recense ainsi plusieurs usages des noms propres fictionnels, générant, *grosso modo*, quatre types principaux d'énoncés sur les *ficta*.

6.1. Il y a d'abord les énoncés du discours fictionnel lui-même, tels que proférés *dans la fiction*, comme, par exemple : « Sherlock Holmes se leva et alluma sa pipe. » Ce type d'énoncés, constitutifs de l'œuvre de fiction, sont généralement considérés comme dénués de valeur de vérité (par rapport au monde réel).

6.2. En second lieu, nous avons les énoncés à travers lesquels on rapporte le contenu d'une œuvre de fiction : « Sherlock Holmes habite au 221B, Baker Street », « Sherlock Holmes est un détective privé qui enquête sur les cas de la Scotland Yard. » De nombreux énoncés de ce type ont la même forme de surface que les énoncés du type (1), mais, contrairement à ces derniers, ils sont prononcés dans l'intention de rendre compte du contenu d'une fiction au lieu de faire partie de la fiction elle-même. Nous jugeons intuitivement ce type d'énoncés comme vrais ou faux (relativement à l'univers de la fiction). Il s'agit d'un cas particulier d'énoncés *sur la fiction*, également connus sous l'appellation d'énoncés *métafictionnels*.

6.3. Un troisième type d'énoncés permet au locuteur de parler des personnages de fiction à travers leurs propriétés extra-fictionnelles : « Sherlock Holmes est un personnage créé par Arthur Conan Doyle », « Sherlock Holmes est un personnage inspiré par le médecin écossais Joseph Bell ». Ces énoncés – eux-mêmes *métafictionnels* – relèvent du *discours critique sur la fiction* et leur contenu peut être évalué comme étant vrai ou faux.<sup>77</sup>

6.3.1. Discours *dans* et *sur* la fiction sont ainsi étroitement imbriqués. Ma possibilité de parler de Sherlock Holmes ou de Gandalf et de dire des choses vraies ou fausses à leur propos dépend du fait que les noms propres « Sherlock Holmes » et « Gandalf » ont été d'abord fictionnellement utilisés, respectivement, par Doyle et Tolkien. L'usage fictionnel d'une expression créé ainsi les conditions de possibilité de son

---

en acceptant l'idée que nos termes disposent, malgré tout, d'un contenu conceptuel minimal, relatif à l'identité sortale du référent. Ainsi, nous reconnaissons « Norma Jeane » ou « Sue Ellen » comme étant plutôt des noms propres de femmes ou de jeunes filles, et de façon moins plausible, des noms de chats ou de villes. Si l'on n'est pas philosophe, l'idée ne nous viendrait pas d'appeler nos chats « Microsoft » et « Macintosh ».

<sup>77</sup> Un type à part d'énoncés métafictionnels est constitué par les énoncés existentiels négatifs, à travers lesquels on nie l'existence des personnages fictionnels : « Sherlock Holmes n'existe pas », « Gandalf n'existe pas ».

usage métafictionnel.<sup>78</sup> Contrairement à l'usage fictionnel d'une expression, qui n'est que simulé, son usage métafictionnel est, lui, pleinement référentiel.

**6.3.2.** La théorie créationniste semble être la mieux placée pour le traitement sémantique des énoncés métafictionnels. Ainsi, c'est l'existence postulée de l'artefact culturel qui rend possible l'emploi référentiel des énoncés métafictionnels. Néanmoins, tandis qu'un énoncé métafictionnel de type (3) attribue des propriétés au *personnage*, des propriétés qu'un artefact culturel peut satisfaire, comme par exemple « avoir été créé par Conan Doyle » ou « être apparu pour la première fois en 1887 », des propriétés comme « fumer la pipe » ou « enquêter pour la Scotland Yard » (relevant des énoncés métafictionnels de type (2)) sont davantage compatibles avec l'individu, la *personne* fictionnellement incarnée par Sherlock Holmes. C'est le recours à un opérateur de fictionnalisation (*Dans la fiction...*, *Selon la fiction...*, *Dans le livre...*) qui permet alors de distinguer entre l'attribution de propriétés intra- et extra-fictionnelles. Il est ainsi *fictionnellement* vrai que Holmes est un détective (« Selon l'histoire, Holmes est un détective » (V)) et *fictionnellement* faux qu'il est un personnage (« Selon l'histoire, Holmes est un personnage » (F)). Dans un cas, on parle de Holmes *comme s'il* était une *personne* réelle<sup>79</sup> ; dans l'autre, on le conçoit en tant que *personnage*.<sup>80</sup>

**6.4.** L'exemple suivant, cependant : « Sherlock Holmes est sexiste, parce que son créateur, Conan Doyle, partageait les préjugés de

<sup>78</sup> Le même type de dépendance se manifeste dans le plan sémantique. L'interprétation sémantique des énoncés métafictionnels dépend de la vérité des énoncés fictionnels : « Gripoil est le cheval de Gandalf » est un énoncé vrai si et seulement si *dans le récit de Tolkien* il est vrai que Gripoil est le cheval de Gandalf.

<sup>79</sup> En disant comment Holmes est *selon l'histoire*, les locuteurs continuent, en fait, le *faire-semblant* de l'auteur qui fait comme s'il y avait un détective qui vivait à Londres, résolvait des énigmes policières, était ami du docteur Watson, etc. Il nous est ainsi parfois naturel de parler depuis un *contexte fictionnel*, à propos de ce qui est vrai *selon la fiction*. Cependant, lorsqu'on affirme que « Sherlock Holmes est le personnage le plus consistant des récits de Conan Doyle » (point de vue externe à la fiction), on ne participe plus au jeu de *faire-semblant* de l'auteur, mais on assume un discours sérieux sur le personnage de fiction (depuis un *contexte réel*). Le jeu de *faire-semblant* ne vaut que dans les limites de la fiction.

<sup>80</sup> C'est comme si l'on avait un seul langage, mais deux *ontologies* (réelle vs fictionnelle) différentes, d'où l'ambiguïté corrélatrice des énoncés contenant des noms propres fictionnels, divisés entre un point de vue interne vs un point de vue externe à la fiction.

son époque »<sup>81</sup> menace de ruiner la distinction précédemment établie. En effet, qui est sexiste ? C'est Sherlock Holmes en tant qu'individu, personne fictionnelle. Mais qu'est-ce qui a été créé par Conan Doyle ? C'est l'idée de Sherlock Holmes, l'artefact culturel. La chose qui reflète les préjugés de l'époque, c'est l'artefact culturel, le personnage. Or, le nom « Sherlock Holmes » semble renvoyer *simultanément* aux deux types d'entités à la fois. Il y aurait ainsi comme une sorte d'ambivalence constitutive, de « double nature » des entités fictionnelles : Sherlock Holmes est un individu concret dans le monde textuel créé par Conan Doyle et un artefact abstrait dans notre monde réel.<sup>82</sup>

7. Dans l'opinion de Récanati (2018), les difficultés que nous avons à distinguer entre le profil ontologique de Holmes en tant qu'individu de chair et d'os (tel qu'il apparaît dans la fiction) et son profil métaphysique (celui d'artefact culturel, qui, lui, existe) s'expliquent par les difficultés que nous avons à séparer mentalement le *personnage* de la *personne* décrite dans la fiction. Tous les énoncés concernant Sherlock Holmes, qu'il s'agisse de l'attribution de propriétés intra- ou extra-fictionnelles, semblent ainsi se référer à *une seule et même entité*.<sup>83</sup> On affirme de Sherlock Holmes qu'il a été créé par Conan Doyle, que son nom est mentionné pour la première fois dans une *Étude en rouge*, qu'il est adoré par les philosophes de la fiction, etc. – Sherlock Holmes

<sup>81</sup> Exemple emprunté à Récanati (2018). Nous trouvons un exemple semblable chez Van Inwagen (1977, 301) : « Mme Sarah Gamp était, il y a quatre-vingt ans, une juste représentation d'une personne préposée pour subvenir aux besoins des pauvres malades ». Il est évident que la représentation idéale de la personne censée subvenir aux besoins des malades est incarnée par l'artefact abstrait, le personnage, tandis que ce sont les actions de Mme Gamp dans l'univers de la fiction qui lui permettent de s'élever au rang de prototype et de franchir, de cette façon, les frontières de la fiction vers l'univers réel. Remarquons que l'exemple de Van Inwagen, tout comme celui de Récanati, est conçu de façon à bloquer toute tentative de préfixation par un opérateur de fictionnalisation.

<sup>82</sup> Le problème du créationnisme est alors le suivant : comment une entité existant de façon abstraite dans un monde peut-elle rester la même, tout en existant de façon concrète dans l'autre ?

<sup>83</sup> « Le nom "Sherlock Holmes" a été initialement inventé par Doyle en écrivant les histoires de Sherlock Holmes (et ensuite compris par ses lecteurs) comme le nom fictif du protagoniste de ces histoires. Cette chose – l'artefact abstrait – est, *selon l'histoire*, un individu appelé "Sherlock Holmes". À un stade ultérieur, l'utilisation du nom propre est importée de la fiction dans la réalité, pour nommer *exactement la même entité que celle dont il est question dans l'histoire* (c'est nous qui soulignons). Cette entité (...) est selon l'histoire un être humain qui est un brillant détective, et en réalité une entité abstraite créée par Doyle » (Salmon 1998, 300).

possède toutes ces propriétés en accord avec son identité sortale, celle d'un *personnage de fiction*. Mais *dans la fiction*, Holmes n'est pas un personnage. Ce n'est pas une entité abstraite qui fume la pipe et résout des énigmes policières, mais un homme de chair et d'os qui possède toutes les propriétés d'une personne réelle : il bouge et respire, a du sang dans les veines et des cheveux sur la tête. S'il est vrai que Sherlock Holmes est un homme (du moins dans la fiction), il est tout aussi vrai qu'il est un personnage.

**7.1.** Le problème, avec la notion de *personnage*, c'est que, loin d'être unitaire, elle nous tire dans deux directions opposées : en lisant un texte de fiction, je fais *comme s'il* y avait un individu de chair et d'os, qui fume la pipe et porte une casquette, mais la personne que je me représente en jouant au jeu de la fiction n'existe pas réellement. S'il y a quelque chose qui existe, c'est le personnage de fiction. Bien sûr, lui non plus ne jouit pas d'une existence authentique, réelle : Sherlock Holmes reste un détective fictionnel, qui n'a jamais arpenté les rues du Londres victorien. Mais à partir du moment où il y a eu l'activité mentale de Conan Doyle, à travers laquelle il s'est représenté ce personnage, à partir du moment où il a commencé à écrire, qu'il y a eu des gens qui ont lu ces histoires et qui, à leur tour, se sont formé des représentations mentales, Sherlock Holmes a commencé à exister en tant que création de Conan Doyle, sorte d'artefact culturel.<sup>84</sup>

Les entités fictionnelles manifestent ainsi une nature composite, hybride, impliquant à la fois « un personnage de chair et d'os qui n'existe pas (...), qui est l'objet, la cible de la simulation, du *faire-semblant* », et un objet abstrait, l'artefact culturel, « qui vient à l'existence à travers l'activité de *faire-semblant* »<sup>85</sup>. De sorte que lorsqu'on dit : « *Sherlock Holmes* a été créé en 1887, c'est un détective britannique », on fait à chaque fois référence à une seule et même entité, mais sous deux aspects différents.<sup>86</sup>

<sup>84</sup> Récanati (2018).

<sup>85</sup> *Idem.*

<sup>86</sup> Des phénomènes analogues se manifestent assez souvent dans le discours quotidien : « Le déjeuner était délicieux, mais il a trop duré ». En linguistique, cet exemple illustre un cas de *co-prédication* – phénomène intimement rattaché à la problématique de la référence. En parlant du déjeuner, le locuteur le conçoit comme une entité hybride, comportant deux facettes : une facette nourriture (à quoi renvoie le premier prédicat : « être délicieux ») et une facette événement social (à quoi renvoie le second prédicat : « avoir trop duré »). Un livre est un autre exemple d'entité hybride, au sens où il peut être simultanément représenté en tant que contenu : « Ce livre est intéressant » – et en tant qu'objet : « mais il est trop lourd pour l'emporter avec moi. » Les livres, les déjeuners, l'Université sont ainsi des entités hybrides, que l'on peut saisir à travers des prédicats différents (exemples empruntés à Récanati (2018)).

**7.2.** Chacun de ces aspects ne saisit qu'une facette du tout référentiel (être détective *vs* être la coqueluche des philosophes de la fiction) et ne mobilise qu'une partie des propriétés (intra- *vs* extra-fictionnelles) à travers lesquelles le locuteur conçoit le référent. Ces propriétés correspondent à ce que Récanati appelle un *dossier mental*. Au moment où on lit, par exemple, un livre de fiction, l'occurrence d'un nom propre s'accompagne de l'ouverture d'un dossier mental associé au porteur de ce nom. Dans le cas des énoncés fictionnels, le dossier n'est pas fondé sur une vraie relation à l'objet (car il n'y a pas d'individu réel qui soit Sherlock Holmes), mais par une relation fictive, imaginaire. Dans le cas des énoncés métafictionnels, d'autre part, on déploie un second dossier mental<sup>87</sup>, qui porte cette fois-ci sur l'artefact culturel.

**7.3.** Il y aurait ainsi deux types de dossiers : un dossier fictionnel, relatif à l'individu Sherlock Holmes, contenant des informations comme personne qui porte un chapeau, qui fume la pipe, qui fait telle et telle chose, etc. – i.e. des propriétés internes, à travers lesquelles Holmes est identifié dans la fiction ; et un dossier réel ou dossier source – qui porte, lui, sur le personnage en tant qu'entité culturelle – et dans lequel on trouve des informations externes, comme avoir été créé à une certaine époque, par un certain auteur, etc. Le dossier métafictionnel, souligne Récanati, dépend du dossier fictionnel. En effet, la seule façon d'accéder au contenu interne d'une fiction, c'est-à-dire aux propriétés attribuées à la personne fictionnelle, c'est de plonger dans la fiction et de nous représenter, d'imaginer mentalement cette personne avec son chapeau, sa pipe, etc. Quand je suis en train de parler de Sherlock Holmes, même d'un point de vue externe, je mobilise les deux types d'informations à la fois. C'est comme une bande de Moebius, on glisse insensiblement du métafictionnel – « Holmes a été créé en 1887 » – au fictionnel – « et c'est un détective britannique ». Je ne peux penser l'un sans l'autre, car l'un

---

<sup>87</sup> Avec la métaphore du dossier mental, la théorie sémantique de la référence directe cède la place à une théorie descriptive-causale de la référence : le nom propre se voit associer une représentation conceptuelle de son porteur. Ce qui fixe la référence, ce n'est pas l'ensemble d'informations constitutives du dossier mental, mais le type de relation (historique, causale) sur lequel ce dossier est fondé. Un dossier mental n'est donc ni une description, ni un ensemble de propriétés. C'est une structure de stockage d'informations sur une seule et même entité. Ce dossier persiste à travers la modification des informations qu'il contient. C'est comme une entrée d'encyclopédie, susceptible de se modifier dans le temps. Des informations peuvent être ajoutées, supprimées ou retirées du dossier. Ce retour au descriptivisme a une justification immédiate : référer, c'est essentiellement identifier. Or, un personnage fictionnel ne se laisse identifier que descriptivement, à travers des propriétés.

renvoie sans cesse à l'autre.<sup>88</sup> L'identité des entités fictionnelles se joue ainsi entre deux mondes : le monde réel et le monde fictionnel.

8. Qu'elles existent ou non, les entités fictionnelles ont ceci de particulier qu'elles constituent l'objet privilégié du discours des philosophes, des critiques littéraires, des lecteurs et, à l'origine, des auteurs des livres de fiction littéraire. Les questions soulevées par les entités fictionnelles sont de plusieurs ordres : métaphysique – « Qu'est-ce qu'une entité fictionnelle ? », « Quelle est sa nature ? », ontologique – « Y a-t-il des entités fictionnelles ? » et, bien sûr, sémantique – « Qu'est-ce qu'un nom propre fictionnel ? » À partir de ces questions, différentes théories de la fiction se sont développées – certaines niant, d'autres défendant l'existence des entités fictionnelles.

8.1. Ainsi, les approches réalistes de la fiction (néomeinongianisme et créationnisme) acceptent l'existence des entités fictionnelles, mais divergent sur leur nature métaphysique. Je peux décider que Madame Bovary est quelque chose, plutôt que rien, pour la simple raison qu'elle est l'objet de ma pensée. Si Madame Bovary n'était rien, comment expliquer qu'elle est différente d'Anna Karénine ? Madame Bovary est donc bien quelque chose. Quoi ? Primitivement, un ensemble de propriétés : « être une femme », « habiter Yonville », « être mariée à Charles Bovary », « tomber amoureuse de Léon ». De son côté, Anna Karénine sera ontologiquement identifiée à travers un ensemble de propriétés différentes : « habiter à Saint-Pétersbourg », « être mariée à Alexis Karénine », « tomber amoureuse du comte Vronski », etc.

8.2. Mais ces mêmes entités peuvent être métaphysiquement caractérisées en tant qu'entités abstraites : s'il est vrai que Madame Bovary est une femme, il est tout aussi vrai qu'elle est un personnage fictionnel créé par Flaubert (tout comme Anna Karénine est la création de Lev Tolstoï). D'autre part, si Madame Bovary est une femme, elle ne l'est point au même titre que Michelle Obama. Je ne peux, par exemple, la rencontrer dans la rue, lui serrer la main ou l'inviter à boire un thé, ce que je pourrais faire avec une femme réellement existante. On peut donc être

---

<sup>88</sup> Cette dépendance est asymétrique : je ne peux me représenter l'artefact culturel en l'absence de toute information sur le fameux détective qui fume la pipe et résout des énigmes ; en revanche, je n'ai aucune difficulté à imaginer le détective Sherlock Holmes sans me représenter l'artefact culturel. « Quand on est immergé (...) dans la fiction, on ne pense pas au personnage de fiction comme à un artefact culturel, on est *dans* l'imagination. Donc (...) on peut déployer le dossier fictionnel sans déployer le dossier métafictionnel » (Récanati (2018)).



d'accord sur l'ontologie des entités fictionnelles (considérer qu'elles existent) et être en désaccord quant à leur statut métaphysique (objet fictionnel vs objet réel).

**8.3.** Selon le type de réalisme que l'on assume, différents usages des noms propres fictionnels peuvent être plus ou moins problématiques. Pour les adeptes du *meinongianisme*, par exemple, les assertions existentielles négatives sont tout à fait triviales : « Madame Bovary n'existe pas » est une assertion vraie, car Madame Bovary est une entité non existante. En revanche, le créationniste n'est pas prêt à accepter la vérité littérale de ce type d'assertions, car pour lui, Madame Bovary possède bien une forme d'être : celle d'un artefact abstrait, ontologiquement dépendant de l'activité créative de Gustave Flaubert.

**8.4.** D'autre part, le créationnisme peut facilement rendre compte de la vérité littérale des énoncés métafictionnels (« Madame Bovary est un personnage de fiction »), ce que le *meinongianisme* ne peut pas faire : Madame Bovary, en tant qu'individu non existant, est « ontologiquement "mal placée" pour être dite *créée* »<sup>89</sup>.

**8.5.** Ces différentes théories peuvent être également résumées en considérant ce que chacune d'elles affirme sur le sémantisme des noms propres fictionnels. Selon le *meinongianisme*, ces noms réfèrent à des entités (concrètes ou abstraites) inexistantes. Selon le *créationnisme*, ils réfèrent à des artefacts abstraits, conventionnellement créés (comme les lois ou les mariages). Le *réalisme logique*, pour sa part, considère que seuls les objets concrets, actuels, existent. Ceci étant, les noms propres fictionnels ne réfèrent ni à un objet existant, d'autant moins à un objet inexistant. S'ils signifient, c'est grâce à la conversion du nom propre grammatical en un terme général (un prédicat ou une description définie). Ce faisant, le logicien transforme un énoncé singulier en une proposition générale. C'est comme si, en plaçant l'analyse sémantique sous la dépendance des contraintes ontologiques, la perspective logique restait cantonnée dans l'universel, en bloquant toute possibilité de référence à l'individuel.

**8.6.** Les langues naturelles, d'autre part, acceptent un concept de référence plus étendu que celui des logiciens. Parmi l'ensemble des objets auxquels on peut référer, il y a la classe des objets qui existent réellement, d'une part, et celle des objets imaginaires ou fictionnels, d'autre part. Parmi ces derniers une place privilégiée est réservée aux *ficta* – lieux, animaux ou personnages fictionnels comme Rivendell, Gandalf ou le

---

<sup>89</sup> Panizza (2017, 25).

dragon Smaug. Les personnages fictionnels sont ainsi d'étranges créatures. « Ils sont décrits comme étant des jeunes filles, des détectives ou des chats (...), mais qui d'entre nous a déjà rencontré Hermione Granger, Sherlock Holmes ou le chat du Cheshire ? Personne bien sûr : ils ne sont, après tout, pas réels »<sup>90</sup>.

**8.6.1.** Mais, même si l'on ne peut ni les voir, ni les toucher, toujours est-il que l'on peut dire des choses vraies ou fausses à leur propos. Notre propre façon d'en parler semble leur reconnaître une certaine forme d'existence, même si cette dernière n'est que *présupposée* (à défaut d'être réelle). L'emploi référentiel d'une expression nous oblige ainsi à *postuler*, hors langage, l'existence d'un objet correspondant à cette expression. Que cet objet n'existe « que par le langage ou indépendamment du langage n'est pas crucial ; l'essentiel est de voir que le langage [le] présente comme (...) existant (...) en dehors de lui, comme appartenant à la réalité »<sup>91</sup>. Il existe ainsi une dépendance « ontologique » des entités fictionnelles vis-à-vis des expressions linguistiques utilisées afin d'en parler.

**8.6.2.** Les présupposés d'existence opèrent aussi bien dans le cas des noms propres fictionnels, comme « Sherlock Holmes » ou « Ligheri », que dans le cas des noms associés à des êtres réels, comme « Marilyn Monroe » ou « Michelle Obama ». Si le fonctionnement sémantique est identique, la différence intervient au niveau de l'attitude épistémique du locuteur : dans le premier cas, le locuteur *ne croit pas vraiment* qu'il existe un individu qui s'appelle Sherlock Holmes ou un ami de son enfant prénommé Ligheri. Je présuppose l'existence de ces deux entités parce que je me plie aux conventions du jeu de faire-semblant, mais cela ne signifie pas que je le crois. « Ligheri va-t-il rester pendant la nuit ? », demande-je à mon enfant. La question présuppose l'existence de Ligheri, bien que je sache pertinemment que ce n'est pas le cas. Même situation dans le cas d'un énoncé comme « Sherlock Holmes est célibataire ».

**8.6.3.** Accomplir des actes de langage dans le cadre fixé par un présupposé est un usage familier et légitime du langage.<sup>92</sup> Si ces cas sont typiquement fictionnels, c'est parce que *nous ne croyons pas ce que nous*

<sup>90</sup> Von Solodkoff (2019, 617). Cf. aussi Fine (1982, 97) : « D'une part, (les personnages) ont certaines propriétés dans les contextes dans lesquels ils apparaissent ; ils aiment et détestent, prospèrent et échouent, et vivent leurs vies respectives. D'autre part, ils se rapportent également au monde réel ; ils sont créés par des auteurs, lus par des lecteurs et comparés (...) entre eux et avec ce qui est réel ».

<sup>91</sup> Kleiber (1981, 27).

<sup>92</sup> Ducrot (1984).

*présupposons*. Comme le remarque Sainsbury (2012), les énoncés fictionnels reposent sur une série de présupposés auxquels nous n'adhérons généralement pas. Rien ne nous empêche donc de *présupposer* (fictivement) *l'existence* de quelqu'un ou de quelque chose que l'on *croit* ou même que l'on *sait* ne pas exister. C'est même l'attitude épistémique attendue lors des emplois fictionnels du langage.<sup>93</sup>

**8.7.** Si, du point de vue logique, la référence est strictement tributaire de l'ontologie, dans ses usages non logiques, l'acte de référence s'inscrit dans des pratiques discursives associant intention de communication et contraintes du genre. En lisant ou en parlant d'un texte de fiction, nous *savons* que « Sherlock Holmes » est le nom d'un fameux détective qui résout des cas compliqués pour la Scotland Yard, mais nous *savons* également qu'il n'est qu'un détective fictionnel. Il n'y a donc aucune contradiction entre, d'une part, l'utilisation du nom propre « Sherlock Holmes » dans le cadre de nos pratiques de lecture, en référence au personnage créé par Conan Doyle et, d'autre part, nos croyances relatives à l'inexistence d'une telle personne dans le monde réel.<sup>94</sup>

---

<sup>93</sup> Corrélativement, la valeur de vérité des énoncés fictionnels reste limitée à *l'univers de la fiction* et dépend de ses présupposés (sémantiques et épistémiques) respectifs. Dans le contexte de la fiction, où Holmes existe (par stipulation), il est vrai que Holmes vit au 221B, Baker Street, et faux qu'il vit au 221B, Dover Street. Mais dans le contexte plus austère du monde réel, où Holmes n'existe pas, la question de son adresse de résidence ne se pose pas. À quelqu'un qui chercherait « sérieusement » à savoir si Sherlock Holmes a jamais habité au 221B, Baker Street, on ferait tout simplement remarquer que Holmes n'est pas une personne réelle. Le locuteur a cru se référer à Sherlock Holmes, mais puisqu'une telle entité n'existe pas, il a échoué à se référer à qui que ce soit. La réussite de l'acte de référence dépend ainsi de la validation des conditions d'emploi d'une expression relativement à un monde ou à l'autre. Au moment où l'on change de monde, en quittant l'univers fictionnel pour parler à partir de l'univers réel, on renonce également à l'ensemble des présupposés qui fondent l'univers fictionnel.

<sup>94</sup> Il s'agit d'une posture épistémique et cognitive naturelle, du moins pour un adulte familiarisé avec la pratique des situations, des textes et des objets fictionnels. Un tel adulte ne sera pas perturbé lorsque son enfant lui raconte, l'air le plus naturel du monde, ses dialogues avec Ligheri et Lighera, amis inexistant de l'enfant (vision de l'adulte), mais que « tu pourras connaître cet après-midi, à 19h » (vision de l'enfant). Ces deux univers, même si logiquement incompatibles, sont pragmatiquement acceptables – du moins jusqu'au moment où l'enfant quitte délibérément la posture fictionnelle qu'il adopte en connaissance de cause (« maintenant on s'imagine que... ») et qu'il partage en toute sérénité avec des adultes dont il est convaincu qu'ils accepteront d'entrer – en dépit de leur « robuste sens de la réalité » – dans un *jeu de faire-semblant* dont ils maîtrisent les règles.

9. Les entités fictionnelles existent-elles ? Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

9.1. Non, parce qu'on ne peut ni les voir, ni interagir avec elles. Et cependant, elles exercent une influence considérable sur notre monde, au sens où elles ne nous laissent pas indifférents : on pleure et on se réjouit en lisant les aventures de ses héros préférés, on imite leurs gestes et paroles (« Élémentaire, mon cher Watson ! »), on s'y réfère comme à des étalons de noblesse, de méchanceté ou d'intelligence.

9.2. Oui, car leur existence *supposée* (*stipulée* ou *présupposée*) est le seul argument qui donne sens à nos pratiques discursives et littéraires. Ce n'est donc pas l'*existence du référent* en soi, mais notre *emploi des expressions référentielles* qui nous engage ontologiquement vis-à-vis des *ficta*.

9.3. Oui, car si nous sommes prêts à accepter l'existence des romans, poèmes ou pièces de théâtre, nous devrions également accepter l'existence de Hamlet, d'Ulysse ou de Sherlock Holmes – du moins dans leur qualité de concepts hybrides, conventionnellement associés à un genre discursif déterminé : la fiction littéraire.

## Bibliographie

- ARISTOTE. 1939. *Seconds Analytiques*, traduction Jean Tricot, Éd. Les Échos du Maquis, mise en ligne 2014 (<https://philosophie.cegeptr.qc.ca/wp-content/documents/Seconds-analytiques.pdf>).
- BARBERO, Carla. 2017. "Who's Afraid of Fictional Characters?". *Rivista di estetica* (en ligne), n° 66, URL : <http://journals.openedition.org/estetica/3271>.
- BERTO, Francesco. 2013. *Existence as a Real Property. The Ontology of Meinongianism*, Springer: Dordrecht.
- CURRIE, Gregory. 1990. *The Nature of Fiction*, Cambridge University Press.
- DONNELLAN, Keith. 1974. "Speaking of Nothing". *The Philosophical Review*, vol. 83, n° 1.
- DUCROT, Oswald. 1984. *Le Dire et le Dit*. Paris: Minuit.
- ECO, Umberto. 1992. *Les Limites de l'interprétation*. Paris: Grasset.
- FINE, Kit. 1982. "The Problem of Non-Existents, I: Internalism". *Topoi*, n° 1.
- FREGE, Gottlob. 1971. « Sens et dénotation ». *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil.
- GOUVARD, Jean-Michel. 1998. *La Pragmatique. Outils pour l'analyse littéraire*. Paris : Armand Colin.
- KLEIBER, Georges. 1981. *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris : Klincksieck.

- KRIPKE, Saul. 1982. *La Logique des noms propres*. Paris : Minuit.
- KRIPKE, Saul. 2013. *Reference and Existence : The John Lock Lectures (1973)*. Oxford University Press.
- MĂGUREANU, Anca. 2008. *La Structure dialogique du discours*. București : EUB.
- MEINONG, Alexius. 1904/1960. "The Theory of Objects", trad. I. Levi, D. B. Terrell et R. M. Chisholm, in Roderick M. Chisholm (éd.). *Realism and the Background of Phenomenology*. Free Press: Illinois.
- MENOUD, Lorenzo. 2003. « Qu'est-ce qu'un personnage de fiction ? ». *Revue de théologie et de philosophie*, n° 53.
- MILL, John Stuart. 1865. *Système de logique déductive et inductive*, Livre I, traduit par Louis Peisse, document consulté en ligne (<https://eweb.uqac.ca/bibliotheque/archives/13868090t1.pdf>).
- MOORE, George Edward. 1953/1966. *Some Main Problems of Philosophy*. New York: Collier Books.
- PANIZZA, Chiara. 2017. *Fictional names and fictional discourse*, Thèse de Doctorat, Université de Barcelone.
- PARSONS, Terence. 1975. "A Meinongian Analysis of Fictional Objects". *Grazer philosophische Studien*, tome I.
- PĂUNESCU, Marina-Oltea . 2015. « Le roi de France est-il chauve ? ». *Studia Universitatis Babeș-Bolyai - Philosophia*, vol. 60, n° 3/2015.
- PELLETIER, Jérôme. 2000. « Actualisme et fiction ». *Dialogue*, vol. 39, n° 1. [https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn\\_00000107/document](https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000107/document)
- PLATON. 1993. *Le Sophiste*, traduction inédite, introduction et notes par Nestor L. Cordero. Paris : Flammarion.
- QUINE, Willard van Orman. 1953/2003. « De ce qui est ». In *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*. Paris : Vrin.
- RÉCANATI, François. 2018. « Qu'est-ce qu'un personnage de fiction ? », exposé à l'Institut Jean Nicod, ENS-EHESS, dans le cadre des *Lundis de la Philosophie*, <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=3354>.
- RÉCANATI, François. 2020. « La Théorie "Fido" - Fido et les représentations sans objet », conférence prononcée au Collège de France, <https://www.college-de-france.fr/site/francois-recanati/course-2020-02-06-15h00.htm>.
- RUSSELL, Bertrand. 1905. "On Denoting". *Mind*, n° 14.
- RUSSELL, Bertrand. 1969. *Signification et vérité*. Flammarion : Paris.
- RUSSELL, Bertrand. 1989. *Histoire de mes idées philosophiques*. Paris : Gallimard.
- RUSSELL, Bertrand. 1989. « La philosophie de l'atomisme logique ». *Écrits de logique philosophique*. Paris : PUF.
- RUSSELL, Bertrand. 1991. *Introduction à la philosophie mathématique*. Payot : Paris.
- SAINSBURY, Mark. 2012. "Of course there are fictional characters". *Revue internationale de philosophie*, n° 262.

- SALMON, Nathan. 1998. "Non-existence". *Noûs*, n° 32.
- SEARLE, John Roger. 1982. *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*. Paris : Minuit.
- SEARLE, John Roger. 1996. *Les Actes de langage. Essais de philosophie du langage*. Paris : Hermann.
- THOMASSON, Amie. 1999. *Fiction and Metaphysics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- THOMASSON, Amie. 2003a. "Fictional Characters and Literay Practices". *British Journal of Aesthetics*, vol. 43, n° 2.
- THOMASSON, Amie. 2003b. "Speaking of Fictional Characters". *Dialectica*, vol. 57, n° 2.
- THOMASSON, Amie. 2010. « Fiction, existence et référence ». *Méthodos. Savoirs et textes*, n° 10.
- Van INWAGEN, Peter. 1977. "Creatures of Fiction". *American Philosophical Quarterly*, vol. 14, n° 4.
- VOLTOLINI, Alberto. 2015. "A Suitable Metaphysics for Fictional entities: Why One Has to Run Syncretistically". In *Fictional Objects*, Oxford University Press. 2015, trad. fr. par Kendy Chokeepermal, « Une métaphysique syncrétique adaptée aux entités fictionnelles », <http://semaihp.blogspot.ro/2016/04/traduction-de-voltolini-suitable.html>.
- Von SOLODKOFF, Tatjana. 2019. "Explaining fictional Characters". *Ergo*, vol. 6, n° 22.
- WALTON, Kendal. 1978. "Fearing Fictions". *Journal of Philosophy*, vol. 75, n° 1.
- WALTON, Kendall. 2003. "Restricted Quantification, Negative Existentials and Fiction". *Dialectica*, n° 57.
- ZALTA, Edward. 2003. "Referring to Fictional Characters". *Dialectica*, vol. 57, n°2.
- ZEMACH, Eddy. 2013. « L'existence et les inexistants ». *Klesis – Revue philosophique*, n° 26.